



RICHARD SAVAGE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

MM. CH. DESNOYER ET EUGÈNE LABAT;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 11 octobre 1838.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

PREMIER ACTE.

- NANCY GORE, paysanne Galloise. M^{lle} NOBLET.
- ANNA, comtesse DE MACCLESFIELD. M^{lle} MANTE.
- LORD RIVERS, magistrat, proscrit par un arrêt du Parlement. M. DESMOUSSEAUX.
- UN CONSTABLE. M. FONTA.
- UN LAQUAIS. M. FAURE.

La scène se passe en 1697, à Londres, chez la comtesse de Macclesfield.

LES QUATRE DERNIERS ACTES.

- NANCY GORE. M^{lle} NOBLET.
- LA MARQUISE DE LUSHINGTON. M^{lle} MANTE.
- LE MARQUIS DE LUSHINGTON, gouverneur de Londres. M. CHARLES.
- RICHARD SAVAGE, poète, et apprenti cordonnier. M. BEAUVALLET.
- LORD RIVERS, chef du Banc du Roi. M. DESMOUSSEAUX.
- RICHARD STEELE, journaliste, ami de Richard Savage. M. MENJAUD.
- DANIEL PAGE, attorney-général. M. LEROY.
- JONATHAN DIGG, maître cordonnier. M. ARSÈNE.
- MARIE, sa nièce. M^{lle} RARUT.
- UN LAQUAIS de Lushington. M. ALEXANDRE.
- UN GREFFIER (cinquième acte). M. MATHIEN.

Les quatre derniers actes se passent vingt ans après le premier.



ACTE PREMIER.

Un salon. — Deux portes latérales; une au fond.

SCÈNE I.

WILLIAM, seul.

(Il entre en scène par la porte à la gauche du public, et se retourne en parlant vers la coulisse.)

Oui, milady, j'obéis... je vais observer, écouter encore une fois... je reviens, je reviens...



(Il marche vers la petite porte du fond à droite, l'entr'ouvre, et semble écouter impatientement.) Rien encore! rien! aucun bruit qui m'annonce leur retour!... et les heures s'écoulent!... et là, ma noble maîtresse désespérée, impatiente, pleure en les attendant, comme s'il s'agissait du destin de toute sa vie!.. que se passe-t-il donc?.. et quel est le

motif de ses tourments, de ses inquiétudes?... dans un instant, a-t-elle dit, elle va tout me révéler... je tremble!... (On entend au dehors le roulement d'une voiture.) Ah! ... enfin... ce sont eux sans doute...

(Des laquais entrent, amenant une femme de vingt ans environ; costume simple, mais pittoresque, celui des paysannes Galloises à la fin du dix-septième siècle. Elle est pâle, et à son entrée en scène elle regarde les objets et les personnages qui l'entourent, avec un mélange de curiosité et de frayeur.)

SCÈNE II.

NANCY GORE, WILLIAM, DES LAQUAIS.

UN LAQUAIS, à Nancy Gore qui s'est arrêtée avec stupeur sur le seuil.

Entrez... c'est ici...

NANCY.

C'est ici... mais... mais pourquoi m'y a-t-on conduite? que me voulez-vous? Ici... je suis dans un palais... moi... une pauvre femme... une pauvre mère, qui vient de perdre son enfant... (Regardant tour-à-tour les laquais et William.) Que me voulez-vous?...

WILLIAM.

Dans quelques instants vous le saurez... je vais annoncer votre arrivée... attendez...

(Il lui offre un siège. Elle s'appuie sans s'asseoir, regardant toujours d'un air effrayé. William sort par la gauche. Les Laquais s'éloignent par le fond : les portes se referment. — Nancy Gore demeure un instant immobile, la main appuyée sur le dos du fauteuil qui lui a été offert par William; elle suit des yeux les mouvements qui viennent d'être indiqués, puis enfin porte la main à son front comme pour rappeler sa raison près de lui échapper, et se rendre compte de tout ce qui se passe.)

SCÈNE III.

NANCY GORE, seule.

J'existe encore... j'existe après que j'ai perdu mon fils... ah! cette pensée, cette image cruelle... elle est là! toujours là! toujours! et ce qui m'est arrivé depuis quelques heures n'a pu l'en chasser un instant. — Mon fils! mon seul bien! ma seule joie... mon enfant nouveau-né que j'embrassais hier encore avec tant de bonheur... aujourd'hui mort!... lorsque déjà il semblait commencer à connaître sa mère, à lui sourire, le ciel me l'a repris... et moi, près de son cadavre, à peine encore enseveli... je ne pensais à rien qu'à le suivre, je n'avais plus même la force de pleurer... lorsque ces hommes sont entrés dans ma cabane... ils se sont approchés de moi, en me disant : « De l'or! beaucoup d'or à gagner... tu vas nous suivre... » Je ne répondais pas, moi, j'étais immobile et muette, ne comprenant pas bien qu'on pût offrir de l'or

à une mère qui venait de perdre son enfant... Ils m'ont emmenée, entraînée... que sais-je?... la nuit, une nuit profonde régnait autour de moi... Avec quel soin mes gardiens tenaient constamment baissés les stores de la voiture qui m'emportait loin de ma cabane!... comme ils étaient muets à toutes mes questions, à mon désespoir, à mes larmes!... La route que nous avons parcourue, je l'ignore; mais après deux heures environ, oui, deux heures, la voiture s'est arrêtée... on m'a fait descendre... et c'est ici seulement, sur le seuil de cette porte, qu'ils ont délivré mes yeux du bandeau qui les couvrait... et me voilà, seule, seule! me demandant encore si tout cela est réel, bien réel... si je ne suis pas en proie à un rêve affreux, à un effroyable délire. Par quelles gens cette maison est-elle donc habitée?... Que prétendaient-ils lorsqu'ils ont porté la main sur moi, lorsqu'ils m'ont emmenée loin, bien loin du lit de mort de mon fils?... enfin, que veut-on de moi? mon Dieu!... mon Dieu! que veut-on de moi?...

(Ici, par la porte de gauche entre une dame en grande toilette, mais la figure couverte d'un masque noir. C'est Anna, comtesse de Macclesfield; William est auprès d'elle. Nancy Gore les regarde toujours avec la même anxiété.)

SCÈNE IV.

NANCY GORE; ANNA, COMTESSE DE MACCLESFIELD; WILLIAM.

WILLIAM, bas à la comtesse.

Vous l'avez voulu, madame, et votre vieux serviteur ne vous trahira pas: ce secret dont vous m'avez fait dépositaire, je le garderai jusqu'à la mort, car je l'ai juré à votre père lorsqu'il expirait dans mes bras. Pour vous, milady, je donnerais ma vie; pour vous, je donnerais... mon honneur.

(La comtesse lui serre la main en signe de remerciement; il sort par le fond.)

SCÈNE V.

ANNA, COMTESSE DE MACCLESFIELD; NANCY GORE.

LA COMTESSE, s'approchant de Nancy.

Écoute : On te nomme Nancy Gore, n'est-il pas vrai?

NANCY.

Oui.

LA COMTESSE.

Il y a six mois, tu as perdu ton mari, soldat dans la garde de Sa Majesté.

NANCY.

Oui... Qui vous a dit cela?

LA COMTESSE.

Ce matin... tu as perdu ton enfant...

NANCY.

Où... est-ce par votre ordre qu'on m'a éloignée de lui, madame, de lui auprès de qui j'aurais dû, j'aurais voulu mourir ?

LA COMTESSE.

C'est par mon ordre, et tu me remercieras peut-être de t'avoir fait arracher à cet affreux spectacle. Nancy Gore, par moi tu seras riche et heureuse.

NANCY.

De la richesse ! du bonheur ! à quoi bon ?... je n'ai plus personne à qui les faire partager.

LA COMTESSE.

Courage et bon espoir ! Il faut se résigner aux maux que le ciel nous envoie, et lorsque notre existence a été brisée, relever la tête pour s'en créer une nouvelle. A la place de ce fils que Dieu t'avait donné, que Dieu vient de te reprendre, moi je t'en donne un autre, et ta fortune est à ce prix.

NANCY.

Un autre ! un autre enfant à la place de celui que j'ai perdu ! — Mais qui êtes-vous donc, madame, vous qui pouvez tenir ce langage à une mère ?

LA COMTESSE.

Qui je suis ? Tu ne le sauras jamais, Nancy Gore, et malheur à toi si tu cherchais à le découvrir. Qu'il te suffise d'apprendre que je puis te perdre si tu me trahissais, si tu refusais de me servir ; mais tu préféreras à ma haine le bonheur de toute ta vie... et tu te dévoueras à l'existence de... cet enfant qui bientôt te sera confié... il le faut : aux yeux de tous, tu seras sa mère ; tu prendras soin de son enfance... Ce vieillard que tu as vu, et qui est le confident de toutes mes pensées, sera chargé de te faire parvenir chaque année tout l'or qui te sera nécessaire.

NANCY.

De l'or ! toujours, toujours ce mot !

LA COMTESSE.

De loin, mes bienfaits vous suivront partout l'un et l'autre.

NANCY.

Vos bienfaits !... à moi, qui vous suis inconnue... à lui, que vous livrez à une étrangère, vous, madame, vous sa mère sans doute... car vous êtes sa mère, n'est-il pas vrai ?

LA COMTESSE.

Je te dis que désormais il ne doit pas en avoir d'autre que toi.

NANCY.

Et moi, je vous dis, madame, que je manquerais de courage pour aimer, pour supporter auprès de moi l'enfant d'autrui, lorsque j'ai perdu le mien... je vous dis à vous, qui ne comprenez pas sans doute ce que c'est que le cœur d'une mère, je vous dis : Une mère n'oublie pas ! elle ne remplace pas à son gré un amour par un autre... qu'elle perde son fils, et

toutes ses espérances de joie et de bonheur meurent avec son fils. Je vous dis enfin, madame, que je ne veux pas de l'enfant que vous m'offrez, que je refuse votre protection, vos richesses, et que je m'expose sans crainte à toute votre colère. Eh ! que me ferez-vous donc ? est-ce que vous pouvez m'effrayer ? Eh ! quand je verrais là, devant moi, un poignard tout prêt à me frapper, eh ! mon Dieu ! je présenterais ma poitrine... Il est mort, lui !... est-ce que je tiens à vivre ?

LA COMTESSE.

Malheureuse !... Elle refuse... ah ! je suis perdue !... (William rentre par une des portes du fond. La comtesse se retourne vivement.) Que me veut-on ? qui ose entrer ici sans mon ordre ?... Ah ! c'est toi, William... Eh bien ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, WILLIAM.

WILLIAM.

Une lettre, milady... (Bas après s'être rapproché d'elle.) Elle est du marquis de Lushington.

LA COMTESSE, bas.

De lui !... donne, donne vite... (Elle parcourt rapidement la lettre.) Ah ! il me reparle encore de son amour, de ses espérances ; il compte ce soir même annoncer à tous notre union prochaine ; dans un instant il sera près de moi ; il me donnera la main, dit-il, pour me conduire au bal de la cour !...

(Elle a dit ces mots avec agitation, et en oubliant la présence de Nancy Gore qui les a entendus.)

WILLIAM, bas à la comtesse.

Plus bas ! plus bas ! nous ne sommes pas seuls, milady.

NANCY, répétant machinalement les derniers mots qu'elle a entendus.

Au bal de la cour ! ! S'approchant de la comtesse.) Ah ! vous allez au bal de la cour, madame... à l'instant même où vous abandonnez votre enfant !

LA COMTESSE.

Tais-toi, tais-toi !... Eh ! n'est-ce pas assez, Nancy Gore, que tes refus me désespèrent, sans que tu oses encore élever la voix pour m'adresser des reproches ?... Tais-toi, et va-t'en... Si je ne puis acheter tes services, on te paiera du moins ton silence. (Se promenant avec désespoir.) Lushington ! Lushington ! je ne le recevrai pas... puisque cette femme me refuse, je ne dois pas même le revoir... Renoncer à mes rêves d'ambition et de gloire, quand ils allaient se réaliser ! toucher au faite et en descendre, et courber le front devant la honte d'un refus ! oh ! c'est horrible ! !

(Elle va s'asseoir en pleurant dans un coin du théâtre. William et Nancy la suivent des yeux. Moment de silence.)

NANCY, s'approchant de William.

Elle pleure ! est-ce le remords qui lui arrache ces larmes ? est-ce un retour de tendresse pour ce fils qu'elle voulait me livrer tout-à-l'heure ?

WILLIAM, bar.

Son fils !... Malheur aux enfants qui sont un obstacle à l'ambition de leurs mères ! il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne fussent pas nés ! Par pitié, si vous avez au fond de l'âme quelque sentiment humain, prenez-le, cet enfant, je vous en conjure... c'est un orphelin peut-être que vous arracherez à la mort.

NANCY.

Un orphelin... la mort !... est-il vrai ? Mon Dieu ! donne-moi du courage !... (Elle marche vers la comtesse, qui semble toujours anéantie par son désespoir. La voix de Nancy lui fait relever la tête.) Vous aviez raison, madame, lorsque vous m'avez dit : Il faut se résigner aux maux que le ciel nous envoie, et, quand notre existence a été brisée, relever la tête pour s'en créer une nouvelle. J'accepte... j'accepte le dépôt qui m'est confié.

LA COMTESSE, se relevant avec joie, et embrassant presque Nancy.

Ah ! tu consens enfin... Nancy, ma chère Nancy ! ma reconnaissance...

NANCY.

Vous ne me devez rien, madame, je ne fais rien pour vous. Ordonnez qu'on me conduise.

LA COMTESSE.

William !

WILLIAM, à Nancy.

Suivez-moi.

(Nancy fait deux pas pour le suivre, et s'arrête tout-à-coup.)

LA COMTESSE.

Eh bien ! tu hésites, et la tristesse a reparu sur ton visage... Tu pleures ! ô ciel ! voudrais-tu changer de résolution ?

NANCY.

Non, madame... mais lui ! lui dont je vais donner la place à un étranger... Pardonne-moi, mon fils, pardonne-moi... Cet enfant, je ne l'aimerai jamais... car je penserai toujours à toi... Mais je saurai me vaincre... et, quoi qu'il m'en coûte, je jure de remplir envers cet orphelin tous les devoirs d'une mère.

(William l'embrasse par la gauche. La comtesse reste seule.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, seule. Elle ôte son masque. — Elle répète machinalement les derniers mots de Nancy Gore :

« Tous les devoirs d'une mère !... » (Changeant de ton.) Lushington, j' serai ta femme ! la femme du plus brillant seigneur de l'Angleterre, du favori de Guillaume III, de celui dont l'amour m'était envié, disputé par toutes les dames de la cour !... Enfin, plus d'obstacle à notre union, à ma

grandeur... Mais qu'il tarde à paraître !... Ah ! je crois entendre... oui, c'est lui, le voilà !

(Elle court ouvrir la porte du fond. Un homme se présente, au maintien triste et grave, et dont le costume a aussi quelque chose de sombre qui répond à l'expression de sa physionomie. La comtesse recule avec effroi, en s'écriant :) Ciel ! lord Rivers !

SCÈNE VIII.

LORD RIVERS, LA COMTESSE.

LORD RIVERS.

Ce n'est pas moi que vous attendiez, milady ; ce n'est pas pour lord Rivers, le proscrit Jacobite, que la comtesse de Macclesfield a revêtu cette riche parure... Non, lord Rivers est mort pour elle depuis long-temps ; depuis long-temps, celui qu'elle appela des noms les plus doux est moins qu'un étranger pour elle. Dans ce moment, si elle est émue en sa présence, c'est de dépit sans doute ; elle ne croyait pas que cet homme fût encore si près d'elle... elle accuse la lenteur ou l'oubli du constable, qui n'a pas étendu la main sur lui pour le forcer à partir... Rassurez-vous, milady, le constable est là, aux portes de votre hôtel, et ces courts instants de liberté, c'est à lui que je les dois ; mais il ne va pas tarder à paraître. Bientôt il viendra me réclamer, moi qui de ce jour n'appartiens plus à l'Angleterre... bientôt le ciel qui m'a vu naître aura reçu mes derniers adieux, et tu seras libre, Anna, libre d'épouser mon rival, celui dont la haine a dicté ma sentence à mes juges ; tu seras marquise de Lushington... ce soir, ce titre te sera donné d'avance par tous les courtisans... Quel triomphe pour ton orgueil !... tu touches enfin, Anna, à cet instant que tu as si impatientement désiré... quelques minutes seulement t'en séparent encore... de grâce, accorde-les-moi ; j'ose les réclamer : noble dame, accordez quelques minutes à celui que vous ne devez jamais revoir.

LA COMTESSE.

Eh ! que me voulez-vous, milord ? quelle a été votre pensée, votre espérance, en pénétrant jusqu'à moi ? N'avons-nous pas été assez malheureux l'un par l'autre ? ne devons-nous pas, pour le bonheur de tous les deux, perdre jusqu'au souvenir de ce fatal amour, la cause de tant d'humiliations et de misères ? désormais votre destinée et la mienne ne sont-elles point séparées ? quel lien peut exister encore entre nous ?

LORD RIVERS.

Vous me le demandez, milady !... vous doutez du motif qui me ramène auprès de vous une dernière fois... quel lien, avez-vous dit !... un qui est indissoluble, que votre haine pour moi, que la pensée de toutes nos querelles, de notre désunion, que mon absence, que votre mariage

même ne pourra jamais anéantir... ce lien, qui sera ignoré de tous, vous et moi nous ne pourrions l'oublier... notre fils, madame...

LA COMTESSE.

Notre fils!

LORD RIVERS.

Oui, cet enfant que je voudrais, que je ne puis arracher de vos bras... car je n'aurais à lui faire partager que la misère et l'exil! ne le verrai-je pas du moins? ne me sera-t-il pas permis de l'embrasser avant mon départ?

LA COMTESSE.

L'embrasser...

LORD RIVERS.

Eh bien! vous ne répondez pas... ah! milady, ce n'est plus l'amant outragé qui vous adresse des reproches, ce n'est plus le pros- crit qui vous demande compte de l'arrêt qui le condamne; c'est un père au désespoir qui vous supplie, madame!... par pitié, conduisez-moi près de mon fils.

(Ici, sur le seuil de la porte à droite, paraissent un constable et ses gens.)

LA COMTESSE, les apercevant et s'adressant à lord Rivers.

Milord, le constable!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CONSTABLE, puis WILLIAM.

LE CONSTABLE, après avoir salué la comtesse.

Je réclame, pour le conduire jusqu'aux portes de Londres, lord Rivers, condamné au bannissement perpétuel, comme membre d'une association jacobite et complice d'une conspiration contre la sûreté de l'État.

(La porte à gauche s'ouvre aussi, et l'on voit paraître William qui d'un geste semble indiquer à la marquise que ses ordres sont exécutés et qui disparaît.)

LORD RIVERS, à demi-voix à la comtesse en se rapprochant d'elle.

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien!...j'hésitais à vous donner cette nouvelle douleur, milord; mais il le faut. Ce dernier lien dont vous me parlez, le ciel a voulu qu'il fût brisé comme les autres. Votre fils...

LORD RIVERS.

Au nom du ciel... achevez.

LA COMTESSE.

Il est mort.

LORD RIVERS.

Mort! mon enfant! ...

(Il tombe comme anéanti sur un fauteuil.)

LE CONSTABLE, lui frappant légèrement sur l'épaule.

Les délais sont expirés, milord, il faut me suivre.

(Lord Rivers ne répond rien et semble toujours désespéré.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

(La grande porte du milieu, qui a vue sur les jardins de l'hôtel, s'ouvre à deux battants.)

UN LAQUAIS annonce.

Sa Grâce le marquis de Lushington!

LORD RIVERS, que ce nom fait tressaillir, se relève et dit vivement à la comtesse.

Ah! Lushington... Milady, je bénis presque le ciel de nous avoir repris notre fils... car vous auriez été une mauvaise mère. Adieu pour jamais.

(Lord Rivers s'élançait vers la porte à droite à la suite du constable. — La toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une vaste boutique de cordonnier. Au fond, un peu à la droite du public, une porte de sortie vis-à-vis les allées de Hyde-Parck; sur la gauche, en descendant vers la rampe, un escalier massif qui communique avec l'étage supérieur; et plus en avant encore, à droite, une petite porte latérale.

SCÈNE I.

JONATHAN, MARIE.

JONATHAN, descendant par l'escalier et appelant: Marie! Marie!... Voyez un peu comme elle me répond!... Marie!...

MARIE, entrant par la porte latérale.
Me voici, mon oncle, me voici.

JONATHAN.

Eh! que diable faisiez-vous donc, mademoiselle? voilà deux heures que j'appelle.

MARIE.

Ah! mon oncle, vous vouliez dire deux fois.
(Ici Jonathan se trouve au bas de l'escalier.)

JONATHAN.

Que faisiez-vous de l'autre côté?

MARIE.

Mais mon oncle...

JONATHAN.

Je gage qu'il y a déjà dans le Parck quelques-uns de ces vauriens de jeunes seigneurs qui...

Par St-Georges, je les enverrai guetter le lever du roi, et non le tien. — C'est que tu ne sais pas, Marie, tu ne soupçonnes pas le danger que tu cours, lorsque tu écoutes les belles paroles de tous ces illustres gentlemen qui viennent se fournir dans ma boutique, et qui oublient presque toujours de payer leurs mémoires... Vois-tu, Marie, ce sont de mauvaises pratiques de toutes les manières; et leur amour ne vaudra pas mieux pour toi que leurs commandes pour ton oncle.

MARIE.

Ah! rassurez-vous... pas un seul d'entre eux ne me semble à craindre: je suis trop fière pour écouter les belles paroles de ceux dont je ne puis être la femme, et...

JONATHAN.

Et dont tu ne veux pas être la maîtresse... à la bonne heure, mon enfant... voilà les principes qu'il faut avoir. Et moi, pour t'en récompenser, je me charge de te trouver un mari.

MARIE.

Ah! un mari?

JONATHAN.

Ça te fait sourire, n'est-ce pas? ça produit cet effet-là sur toutes les jeunes filles... Oui, un bon mari, un brave et honnête garçon, ouvrier comme ton père et ton oncle...

MARIE.

Un ouvrier?

JONATHAN.

Certainement... mais non pas un paresseux comme ce coquin de Richard Savage, mon apprenti.

MARIE.

Ah! mon oncle, pouvez-vous parler ainsi de ce pauvre jeune homme?

JONATHAN.

C'est que je suis las d'être bon avec lui... On dit que c'est un garçon d'esprit et de talent... c'est possible... Le talent, l'esprit, je ne sais pas ce que c'est, je ne m'y connais pas... et puis, d'ailleurs, à quoi ça lui sert-il pour faire des souliers. Avec tout son mérite il mourait de faim. Je l'ai recueilli ici presque par charité; je lui ai appris mon état *gratis*, et lorsqu'il devrait travailler jour et nuit pour me témoigner sa reconnaissance, il ne fait rien du matin au soir.

MARIE.

Rien! sans cesse je le vois occupé à écrire.

JONATHAN.

Je le sais bien; mais qu'est-ce qu'il écrit, je te le demande?

MARIE.

Il tient vos livres, il met en ordre tous vos comptes, tous vos mémoires.

JONATHAN.

En ordre! bien obligé... c'est en désordre qu'il faut dire... sous prétexte qu'il n'est pas né pour notre état, qu'il a reçu trop d'éducation

pour s'en contenter, et que la fatalité la plus inconcevable, à ce qu'il dit...

MARIE.

Oui, mon oncle, Richard Savage a été bien malheureux; souvent il m'a raconté ses infortunes, et malgré moi je pleurais à l'entendre, car il parle si bien et avec tant d'âme!

JONATHAN.

Ah!... en vérité! (A part.) Ah! mon Dieu! comme elle s'anime! est-ce que par hasard...

MARIE.

Sa mère est une bonne et digne femme appelée Nancy, qui vient le voir de temps en temps.

JONATHAN.

Sa mère! Tu crois que Nancy est sa mère?

MARIE.

Sans doute... il me l'a dit, et d'ailleurs elle l'aime trop pour qu'on s'y trompe. Autrefois elle était riche. Aussi, elle l'a fait bien élever au collège de Saint-Alban... Dès son enfance, il était... comment disent-ils donc cela?... Il était poète.

JONATHAN.

Oui, poète... à telles enseignes qu'il griffonne des vers sur tous mes registres... Encore un fameux métier que la poésie!...

MARIE.

Certainement, un très bon métier; mais il paraît que ça ne rapporte pas beaucoup pendant les premières années, de sorte qu'après sa sortie du collège M. Richard dépensait tout l'argent de sa mère, sans en gagner; mais comme elle ne voulait rien, ne désirait rien pour elle, il était heureux, très heureux... Il brillait parmi les seigneurs les plus riches et les plus élégants, lorsqu'un jour Nancy, la pauvre femme... elle fut obligée d'avouer à son fils qu'elle était ruinée, tout-à-fait ruinée, qu'un malheur imprévu, inconcevable... c'est bien le mot, mon oncle, lui avait enlevé jusqu'à sa dernière ressource... Alors, M. Richard prit un parti désespéré; il consentit à se faire ouvrier, pour vivre et faire vivre sa mère... oh! c'est un brave jeune homme, et vous ne lui rendez pas justice.

JONATHAN.

Si fait... pour vivre et faire vivre sa mère... il a eu là une bonne résolution... mais ce n'est pas le tout; il fallait la tenir... et il n'en a pas eu le courage; puisqu'il se faisait ouvrier, il fallait être franchement et seulement ouvrier... Pas du tout, sa manie des vers l'a repris; je te dis qu'il ne fait que ça, qu'il en écrit partout, dans mes livres, sur les murailles, sur les tables... je ne reconnais plus ma maison... c'est un barbouillage auquel le diable ne comprendrait rien, et si ça continue, il me fera perdre mes meilleures pratiques... Tiens, regarde, le voilà!... qu'est-ce qu'il a été faire dans le Parck,

lorsque je lui avais expressément recommandé de ne pas quitter la boutique ?

(Ici Richard Savage paraît au fond, un crayon et des papiers à la main. Il est plongé dans une profonde rêverie, écrivait de temps en temps, et ne voyant pas les deux autres personnages.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHARD SAVAGE.

JONATHAN.

Toujours un crayon à la main!... il ne nous voit pas plus que si nous étions à cent pieds sous terre... Richard!

MARIE, s'approchant de lui.

Monsieur Richard!

RICHARD SAVAGE, sortant de sa rêverie.

Ah! Marie... c'est vous.

JONATHAN, à part.

Il entend mieux sa voix que la mienne... j'y ferai attention.

RICHARD SAVAGE, à Marie.

Vous étiez ici près de moi, et je ne vous voyais pas... pardon! voici mon excuse. (Il montre ses papiers.) J'étais avec *Thomas O'verbury*.

JONATHAN.

Qu'est-ce que c'est que ça, *Thomas O'verbury*?... un fainéant comme vous, Richard!

RICHARD SAVAGE.

Ah! monsieur Jonathan...

MARIE.

Non, mon oncle: *Thomas O'verbury*, c'est le titre de sa tragédie.

JONATHAN.

Sa tragédie...

MARIE.

Oh! un chef-d'œuvre... vous verrez quand on la jouera... s'il parvient à la faire jouer.

JONATHAN.

Tu es folle... il s'agit bien de tragédie! va-t'en, j'ai à causer avec lui.

MARIE.

Mais, mon oncle...

JONATHAN.

Va-t'en, je le veux, je te l'ordonne.

MARIE.

Je vous obéis, mon oncle... je m'en vas. (A part.) Mais je reviendrai.

(Son oncle la pousse du côté de l'escalier. Elle le remonte lentement, et jusqu'à l'instant où elle disparaît retourne sans cesse la tête pour regarder Richard. — Celui-ci ne fait plus attention ni à elle ni à Jonathan. Il s'est assis et s'est remis à écrire.)

SCÈNE III.

JONATHAN, RICHARD SAVAGE.

JONATHAN.

Ah çà! mon garçon, où en sommes-nous?

Comme je vais ce matin faire un tour en ville, vous allez me donner les mémoires que vous vous êtes chargé de transcrire... ça doit être fini... depuis cinq jours... hein? plaît-il? vous dites?... rien. (Lui frappant sur l'épaule.) Répondez-moi donc... les mémoires où sont-ils? donnez-les moi. (Richard le regarde et lève la tête sans avoir l'air de le comprendre.) Quand vous me regarderez d'un air étonné. (Parlant plus fort et avec colère.) Les mémoires! est-ce qu'ils ne sont pas encore faits?..

RICHARD SAVAGE, revenant à lui.

Pardonnez-moi, monsieur, je vais vous les remettre.

(Il fouille dans un tiroir et y prend les mémoires, qu'il remet à Jonathan.)

JONATHAN.

C'est heureux! (Parcourant les papiers.) « Fourni à milord Campbell: bottes de chasse, souliers de bal avec talons et boucles, etc. » (Parlant.) C'est fort bien; ensuite, pour la duchesse de Cantorbéry: (Lisant.) « Fourni aux gentilshommes de la suite de Son Altesse... »

« Oh! qui déchirera le voile qui me couvre!... »

RICHARD SAVAGE, vivement.

Donnez, donnez, donnez, je vais effacer cela, c'est par erreur...

JONATHAN.

Oui, une erreur qui vous arrive à chaque instant. Voyons un peu les autres. (Lisant.) « Monseigneur, évêque de Londres: — Fourni à Sa Grace, pantoufles brodées en or, souliers galonnés, bottines de voyage... »

« Au front de l'imposteur je briserai le masque; »

« Je forcerai sa voix... »

(Même mouvement de Savage pour reprendre les papiers; Jonathan s'écrie avec colère:) Encore! et toujours! toujours!... oh! pour le coup, c'est trop fort... et je gage que vous n'avez pas encore fini la commande du Lord-Gouverneur.

RICHARD SAVAGE.

Il est vrai.

JONATHAN.

Là! qu'est-ce que je disais? n'y a-t-il pas de quoi perdre ma maison! Écoutez, je vous donne deux heures encore pour finir la tâche que vous auriez dû terminer hier; mais si à mon retour la besogne n'est pas faite... je vous chasse... oh! je vous chasse, n'en déplaise à votre *Thomas O'verbury* et tous les gaillards de son espèce! vous irez composer ailleurs vos chefs-d'œuvre. Je n'ai pas besoin chez moi d'un faiseur de tragédies... faites des souliers, mon garçon, faites des souliers.

(Il sort par le fond. Au même instant, on voit Marie reparaître au haut de l'escalier; elle guette le départ de son oncle, et descend lentement pendant les premières lignes de la scène suivante. Richard Savage, après un instant de réflexion, a mis de côté tous ses papiers, semble prendre son parti, et travaille à la besogne que lui a donnée Jonathan.)

SCÈNE IV.

RICHARD SAVAGE, MARIE.

RICHARD SAVAGE.

Ma mère!... ma pauvre mère!... Il le faut bien... c'est pour toi, c'est pour toi seule que je m'y résigne... travaillons! Ah! sentir là de grandes choses, et ne pouvoir jamais les produire, faite d'une main qui me soutienne. Avoir été élevé comme un prince, avoir fait de si beaux rêves, et puis retomber, à vingt ans, de si haut... où je suis, (souriant en regardant autour de lui.) dans la boutique de maître Jonathan! Mais je l'ai voulu, pour mieux cacher mon indignité aux regards dédaigneux de mes anciens camarades; je l'ai voulu; ici, du moins, personne qui le connaisse ne viendra chercher Richard Savage... Et puis je me disais: Dans cette misérable profession, je ne retrouverai rien qui me rappelle toutes les illusions de mon enfance; quand il me faudra subir les ordres et les accès de colère de cet artisan, qui veut bien m'apprendre à travailler pour vivre, je ne me croirai plus appelé à être un grand homme... Eh bien! eh bien non, même ici, dans cette demeure que je déteste, et sous le coup des insultes grossières de Jonathan, la conviction de ma force, ma confiance en moi-même ne m'ont jamais abandonné; la mort, la rage dans l'âme, je n'ai pas cessé un instant d'être poète, ou de vouloir l'être du moins... Oh! si je ne croyais pas à l'avenir!... (Prenant sur la table un manuscrit et le regardant avec amour.) Ma tragédie! premier fruit de mon imagination solitaire!... ne viendras-tu donc pas me retirer de cet abîme où l'air me manque, où ma jeunesse se flétrit et se décolore! (Pendant ce monologue, Marie est arrivée au bas de l'escalier, s'est approchée doucement de Richard Savage, et s'appuyant sur le dos de sa chaise, l'écoute sans en être vue. Richard, d'un air mélancolique, feuillette machinalement son manuscrit.) Et celui qui est mon maître à présent jetterait au feu ce manuscrit, si je le laissais tomber entre ses mains; il dirait: C'est l'œuvre d'un fou... Je l'ai voulu!... personne autour de moi pour me comprendre, pour me plaindre... non, personne!

MARIE.

Excepté moi, monsieur...

RICHARD SAVAGE, se levant, et se retournant vivement vers Marie.

Marie! oh! oui, vous seule! vous seule! j'étais injuste, je vous avais oubliée! vous, toujours bonne, toujours compatissante... vous qui avez pleuré par fois au récit de mes infortunes... et, je ne me trompe pas, maintenant encore... des larmes dans vos yeux.

MARIE.

Oui, c'est plus fort que moi... en vous écou-

tant me parler de vos malheurs, je ne puis retenir mes larmes... c'est comme lorsque je vous entends lire les passages de votre tragédie... je me figure alors que je suis au théâtre, et qu'on vient vous nommer au milieu des bravos de toute la salle!

RICHARD SAVAGE.

Ah!... ce rêve ne s'accomplira-t-il jamais!... ces vers, qui vous ont émue, Marie, croyez-vous réellement que je puisse leur devoir mon avenir?

MARIE.

Oh! oui... j'en suis sûre. Je ne suis qu'une pauvre fille... et je ne me connais pas à toutes ces belles choses que vous écrivez, monsieur Richard... seulement, je vous le répète, quand vous lisez, je pleure... et c'est assez, je crois; car au spectacle, oh! je l'ai bien remarqué! au spectacle, le succès tient surtout à cela, et les hommes applaudissent toujours lorsque les femmes ont pleuré.

RICHARD SAVAGE.

Ma bonne Marie! tenez, voyez, grâce à vous, voyez quelle joie brille dans mes yeux! c'est que vous ne savez pas, mon enfant, quel bien vous me faites, et de quel noble espoir vous enflamez mon courage! Vous ne savez pas ce que c'est, lorsqu'on en est venu à douter de soi-même, d'entendre une voix amie qui vous ranime et vous rende la confiance; vous ne savez pas, enfin, ce que c'est pour le pauvre poète que le suffrage d'une femme!... Merci, Marie... oh! merci... Cet avenir auquel vous voulez que je croie... peut-être ne sera-t-il pas séparé du vôtre.

MARIE.

Monsieur Richard... que dites-vous?

RICHARD SAVAGE.

Oui, quand j'aurai atteint cette destinée que votre voix m'a promise, quand le nom de Richard retentira glorieux dans toute l'Angleterre... alors, Marie, ma chère Marie...

(Pendant cette fin de scène on a vu deux jeunes gens paraître au fond dans le Parc. Ce sont Daniel Page et Richard Steele. La mise du premier est grave et sévère; celle du second élégante et recherchée. Ici, au moment où Richard Savage, s'animant de plus en plus auprès de Marie, presse la jeune fille sur son cœur, les deux jeunes gens sont entrés dans la boutique, et Steele s'écrie assez fort en frappant sur une table avec sa canne.)

RICHARD STEELE.

Holà! maître Jonathan Digg! comment, personne ne répond?

(Marie pousse un cri, et s'enfuit par la porte latérale. Richard Savage, sans répondre aux deux nouveaux venus, va se rasseoir d'un air de mauvaise humeur.)

SCÈNE V.

RICHARD SAVAGE, RICHARD STEELE, DANIEL PAGE

RICHARD STEELE, frappant encore sur la table.

Holà, eh! quelqu'un!

RICHARD SAVAGE, leur tournant toujours le dos.
Un peu plus de patience, et moins de bruit, messieurs, s'il vous plaît.

RICHARD STEELE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

DANIEL.

Contiens-toi.

RICHARD STEELE. Il marche vers Savage, Daniel le retient: Savage se lève alors avec colère, et regarde fixement Richard Steele. Surprise des deux personnages: Steele s'écrie:

Ah! mon Dieu!... cette figure...

RICHARD SAVAGE.

Ces traits...

RICHARD STEELE.

C'est toi!

RICHARD SAVAGE.

C'est vous!

RICHARD STEELE.

Richard Savage!...

RICHARD SAVAGE.

Richard Steele!

DANIEL PAGE, s'éloignant un peu, et se parlant à lui-même.

En effet, c'est lui! c'est bien lui!

RICHARD STEELE.

Eh! mon Dieu! oui... les deux Richard auprès l'un de l'autre! les deux poètes, on nous appelait ainsi dès le collège, se retrouvant, s'embrassant encore après une si longue séparation, et dans le moment où ils devaient le moins s'y attendre... Mais comment se fait-il?... toi, ici! toi, mon camarade, ouvrier! toi, le plus jeune de nous, et pourtant l'aigle de toutes nos classes! toi, si appliqué et si intelligent, occupé à... ce n'est pas possible.

RICHARD SAVAGE.

Cela est vrai, pouvait.

RICHARD STEELE, se retournant vers Daniel Page.

Eh bien! et toi, tu ne dis rien à notre ancien ami?... avance donc, et donne-lui la main.

RICHARD SAVAGE, le regardant.

Daniel Page!

DANIEL PAGE, d'un air contraint.

C'est que... je ne croyais pas... je n'ai pas l'honneur...

RICHARD STEELE, le contrefaisant.

Je ne croyais pas... je n'ai pas l'honneur... te moques-tu de nous? ou bien as-tu perdu la vue?

RICHARD SAVAGE.

Oh! monsieur a raison... il ne m'a pas reconnu sous l'habit d'un pauvre artisan, comme je ne puis le reconnaître, lui, sous les dehors imposants d'un grave magistrat.

DANIEL PAGE, à part.

Insolent!

RICHARD STEELE.

Attrape! tu as mérité cela... C'est que, vois-tu, mon cher Richard, notre ami Daniel Page n'est plus ce paresseux et méchant écolier qui

jetait de l'encre sur nos cahiers, déchirait nos livres, et à qui, par parenthèse, tu étais presque toujours obligé de dicter ses devoirs... Oh! non: le mauvais écolier du collège de Saint-Alban est devenu un sévère personnage, un grave magistrat, comme tu viens de le dire... le gardien le plus inflexible des lois et de la morale... Et tiens, tel que tu le vois, il n'y a personne au monde qui sache mieux que lui ce qu'il ne faut pas faire. Le voilà depuis huit jours attorney, chargé de poursuivre les délits et les crimes partout où ils se trouveront sous sa main... Pour avancer dans cette noble carrière, il ne lui faut plus qu'une bonne cause à gagner, un bon criminel à poursuivre... Tu pourrais bien lui trouver cela, toi qui jadis voulais faire des tragédies.

DANIEL PAGE.

Richard Steele, vous plaisantez toujours... c'est une des licences de votre profession.

RICHARD SAVAGE.

Ta profession? et quelle est-elle donc? Plus sage et plus heureux que moi, je le vois à cette riche toilette, tu as renoncé sans doute...

RICHARD STEELE.

A la poésie... à-peu-près; mais non pas tout-à-fait à la littérature... J'en ai choisi une qui n'est pas plus facile qu'une autre, mais qui s'accorde mieux avec mon goût pour la satire, mon amour de la médisance, et puis un peu aussi avec la légèreté, l'inconstance de mon caractère. Je n'ai jamais pu, tu le sais, m'occuper d'un travail suivi; la besogne à peine commencée, je l'abandonnais pour en entreprendre une nouvelle; les pensées joyeuses et tristes, sévères et bouffonnes, se succédaient sans relâche, s'entrechoquaient dans ma tête... pas moyen de former avec cela un ensemble, une œuvre complète... alors, je résolus de les jeter, ces pensées qui m'obsédaient, à droite et à gauche, au hasard, sans les ranger, sans chercher à les mettre en ordre. Cela m'a réussi. Ce désordre même a été ma plus grande chance de succès: il a répandu de la variété, du piquant, de l'original, dans les lignes que j'ai écrites. Elles sont innombrables, mon ami; en les réunissant, on aurait assez de volumes pour fournir toute une bibliothèque... J'ai rempli de mes fantaisies, de mes rêves, de mes critiques presque toutes les feuilles de Londres; j'en ai rempli sept ou huit romans et une centaine de proverbes; j'ai fait la fortune de trois ou quatre libraires, et la mienne par-dessus le marché. Voilà ce que c'est, mon ami, d'avoir apprécié mon siècle et moi-même, et de n'avoir pas été comme toi, poète, mais journaliste.

RICHARD SAVAGE.

Journaliste! ah! oui, je me le rappelle, lorsque je n'étais pas enseveli dans cette maudite maison, j'ai lu dans *le Spectateur* quelques-uns de tes articles.

RICHARD STEELE.

A ton service, mon brave camarade. Ma plume est à toi, comme ma bourse, comme mon cœur... tout, tout pour mes amis!

DANIEL PAGE.

Mais Richard Steele ne parle pas ici de ses ennemis... ils sont plus nombreux encore que les lignes qu'il a écrites.

RICHARD STEELE.

C'est vrai, on me l'a dit; que voulez-vous? ce n'est pas ma faute, je n'ai cherché à faire de mal à personne, mais j'ai dit un peu de mal de tout le monde... il le faut bien... Est-ce moi seul qui me suis conduit de la sorte?... moi seul qui me suis donné ce privilège?... La critique!... mais elle est partout... c'est l'histoire de toute la vie... n'est-ce pas Richard? l'auteur fait la satire de la société; le journaliste, la satire de l'auteur...

RICHARD SAVAGE.

Et le public celle du journaliste.

RICHARD STEELE.

Ainsi va le monde : à chacun sa part de censure, et tant mieux pour moi si la mienne fait plus d'effet qu'une autre. Voyez donc le grand malheur, en littérature et en politique, de froisser quelques amours-propres! Savez-vous ce qu'il en résulte après tout?

DANIEL PAGE.

Qu'on s'observe et qu'on se hait.

RICHARD STEELE.

Du tout, qu'on se retient et qu'on devient meilleur... Allez, maître Daniel Page, je me suis dit avant vous tout ce qu'on peut dire sur les inconvénients, les dangers, les écarts du journalisme. Parfois je me suis blâmé moi-même, et j'ai voulu briser ma plume... grâce au ciel, j'ai tenu bon, et je m'en applaudis... avec cette plume, je ferai plus de bien que je n'ai jamais dit de mal; avec cette plume, j'arracherai un ami à l'obscurité, à la misère; et, si j'ai attaqué trop légèrement peut-être une infinité d'hommes nuls ou médiocres, je protégerai, j'élèverai, je ferai connaître à Londres un homme de génie.

RICHARD SAVAGE.

Que dis-tu? un homme de génie!... Ah! parfois, ami, je te l'avoue, je suis tenté de le croire... mais c'est aux autres qu'il faudrait le persuader.

RICHARD STEELE.

Cela me regarde... mes lecteurs ont l'habitude de croire sur parole tout ce que je leur dis... je me rappelle tes ébauches de collège, et je suis sûr qu'à présent... (Apercevant et indiquant du geste le manuscrit) Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là?

RICHARD SAVAGE.

Un essai de tragédie, une œuvre informe sans doute, mais qui m'a fait oublier bien des

peines, et où j'ai jeté le trop plein de mon imagination et de mon cœur.

RICHARD STEELE, qui a parcouru quelques feuilles.

Superbe! admirable! mon cher ami... c'est décidé, je me charge, je réponds de toi... j'emporte ton manuscrit, et je fais jouer la pièce.

RICHARD SAVAGE.

Ah! s'il était possible!

RICHARD STEELE.

Elle sera jouée, te dis-je; et je voudrais bien voir que le public se permit de la trouver mauvaise!

DANIEL PAGE.

Il serait capable de prouver dans son journal que le public n'a pas le sens commun.

RICHARD STEELE.

Pourquoi pas? en lui disant cela d'une certaine manière, je suis sûr qu'il serait encore de mon avis. Avec de l'esprit, on lui dit tout ce qu'on veut, au public... Ensuite je te présente à tous mes amis, Pope, Johnson, Richardson, Fielding, Addison, etc... tu es digne de figurer parmi eux, mon cher Savage... Alors ton talent grandit, ta verve s'échauffe, ton imagination s'étend, se féconde, se fortifie, et tu deviens, Richard, un des hommes célèbres de notre époque... Adieu, mon ami, adieu, tu auras bientôt de mes nouvelles... Venez donc, monsieur l'attorney, venez donc! tout en m'occupant du bonheur de notre ancien camarade, je trouverai peut-être aussi pour vous le criminel que vous cherchez.

(Il le prend par le bras, et sort avec lui, en adressant du geste un dernier adieu à Richard Savage.)

SCÈNE VI.

RICHARD SAVAGE, seul.

Un des hommes célèbres de notre époque! Suis-je bien éveillé?... à moi, artisan obscur, de la renommée et de la gloire!.. Non, ce n'est pas là une illusion, un rêve... c'est bien lui, Richard Steele, mon ami de collège, lui qui était là tout-à-l'heure, qui m'a pressé dans ses bras, qui m'a dit d'espérer... aussi, comme mon cœur se dilate sous cette impression de brûlante sympathie! comme ma pensée, si long-temps repliée sur elle-même, s'élance vers le brillant avenir qu'on vient de me faire entrevoir!... comme ma prison s'est soudain illuminée!... Ma mère, ma bonne mère! et toi, Marie, toi qui avant Richard Steele m'avais prédit ma gloire, vous la partagerez avec moi... Ah! j'en deviendrai fou! oui, fou de bonheur, de joie et d'espérance... Adieu la boutique de maître Jonathan, et ses registres et ses instruments de malheur! adieu! adieu, ou plutôt à tous les diables!

(En disant cela, Richard fait voler en l'air tous les papiers)

qu'il trouve sur la table. Au milieu de ce désordre, d'une part rentre par le fond Jonathan Digg; de l'autre, par la porte de côté, Marie qui semble effrayée du délire de Richard.)

SCÈNE VII.

RICHARD SAVAGE, JONATHAN DIGG, MARIE.

JONATHAN.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est? décidément, il est fou, ou possédé.

MARIE, s'approchant de Richard.

O ciel! qu'avez-vous donc? que se passe-t-il? revenez à vous.

RICHARD SAVAGE.

Ce que j'ai? ce qui se passe? ah! ma chère Marie! ah! maître Jonathan!...

JONATHAN.

Enfin, me direz-vous, au nom du ciel, ce que cela signifie?

RICHARD SAVAGE.

Cela signifie qu'il s'est passé bien des choses en votre absence; vous n'aviez laissé qu'un pauvre hère, abandonné de Dieu et des hommes, et vous trouvez un homme heureux et bientôt célèbre; un homme devant qui tout orgueil va s'abaisser, toute porte s'ouvrir; un homme qui dit adieu aux labeurs et aux misères de la vie matérielle, et qui va s'élever dans les sphères enchantées de la vie idéale.

JONATHAN.

Que dit-il? quel diable de galimatias?

RICHARD SAVAGE.

Et tenez, mon brave Jonathan, faites comme moi, donnez du pied à toutes ces misères, et je me charge de vous, je vous fais un sort... j'en répons.

JONATHAN.

Merci!... voilà une belle caution!

RICHARD SAVAGE.

Oui, je vous fais un sort, mon ami, un sort brillant, et j'épouse Marie.

MARIE.

Moi! votre femme!

JONATHAN.

Plait-il?

RICHARD SAVAGE.

Sans doute, ma femme... car je puis te le dire maintenant, et je te le dirai devant ton oncle, ma chère Marie, je t'aime, oui je t'aime...

MARIE, à part.

Ah! je suis toute tremblante!... Il m'aime! et je serai sa femme!

JONATHAN.

Un instant... permettez.

RICHARD SAVAGE.

Et je ne comprends pas de bonheur sans toi, pas d'amour que tu ne partages, pas de gloire dont tu n'aies la moitié.

JONATHAN, qui depuis un instant cherchoit à le séparer de Marie, y réussit enfin, et se place entre eux deux.

Pardon, pardon, mon cher monsieur Richard, ceci passe les bornes, et je vous arrête. J'ai bien pu m'amuser un instant du vertige qui s'est emparé de vous; mais cela va trop loin, et, pour commencer, je vous défends de penser jamais à Marie.

RICHARD SAVAGE.

Vous me défendez...

MARIE.

Ah!... mon oncle!

JONATHAN.

Depuis ce matin, comme je soupçonnais que vous vous permettiez d'aimer ma nièce, j'ai pris des renseignements sur vous, sur votre naissance, sur vos parents. Vos parents, vous n'en avez pas; votre naissance... c'est un logogryphe...

RICHARD SAVAGE.

Comment! qu'osez-vous dire... ma naissance!...

JONATHAN.

J'en suis désolé; mais c'est comme cela... Marie est un bon parti, entendez-vous, un trop bon parti pour devenir jamais la femme d'un malheureux fou, sans état, sans nom et sans famille.

RICHARD SAVAGE.

Sans famille!

MARIE.

Mais, mon oncle, vous êtes dans l'erreur; ce sont des méchants, des ennemis de monsieur Richard qui vous ont fait de tels mensonges, et je puis vous jurer, moi...

JONATHAN.

Taisez-vous, ma nièce, et suivez-moi. (A Richard.) Quant à vous, remettez en ordre tout ce que vous avez dérangé dans ma boutique, faites votre paquet, et allez-vous-en. Soyez un grand homme, je le veux bien, je le désire, mais soyez-le ailleurs que chez moi; faites des tragédies, mon garçon, faites des tragédies.

(Il emmène sa nièce qui pleure.—Richard Savage est anéanti.)

SCÈNE VIII.

RICHARD SAVAGE, puis un instant après NANCY GORE.

RICHARD SAVAGE. Il reste un moment immobile, suivant des yeux Marie qui s'éloigne.—Pendant ce temps, on voit paraître au fond Nancy Gore; elle a vingt ans de plus qu'au premier acte, costume du même style, mais d'une couleur beaucoup plus sombre.—De loin, elle regarde avec émotion Richard Savage, et s'approche de lui. Savage ne la voit pas d'abord, et répète avec douleur les mots qu'il vient d'entendre.

Pas de nom! pas de famille! que veut-il dire? (Ici il aperçoit Nancy.—Vivement et se retournant vers elle et la pressant contre son cœur.) Ah! ma mère! ma mère, c'est vous!... N'est-ce pas

qu'il a menti, cet homme? n'est-ce pas que je ne suis pas orphelin, que j'ai un nom, une famille? que mon père est un brave soldat, mort au champ d'honneur? que vous êtes ma mère? Que je vous presse encore dans mes bras! oui, venez, venez, le ciel vous envoie pour m'aider à le confondre. (Il fait un pas vers la porte par laquelle sont sortis Jonathan et Marie. Nancy demeure immobile et se tait.) Mais vous ne me suivez pas?... vous vous taisez?... vous détournez les yeux?... Se pourrait-il?... ce qu'on m'a dit tout-à-l'heure, ce serait... Ah! toujours le même silence... et vous pleurez en me regardant...

NANCY.

Richard, ne m'interrogez pas...

RICHARD SAVAGE.

Vous ne me nommez plus votre fils... Ah! je le vois trop maintenant, Jonathan a dit la vérité: vous n'êtes pas ma mère. Mais parlez, parlez, au nom du ciel, dites-moi tout, et tirez-moi de cette horrible incertitude: qui suis-je donc? à qui dois-je le jour, si je ne suis point votre fils?

NANCY.

Ta mère... elle existe encore...

RICHARD SAVAGE.

Elle existe!

NANCY.

Mais elle est morte pour toi.

RICHARD SAVAGE.

Comment?

NANCY.

Tu serais perdu peut-être, si ta main déchirait le voile qui vous sépare.

RICHARD SAVAGE.

Mais vous la connaissez, vous?

NANCY.

Je la connais seulement par la haine qu'elle te porte.

RICHARD SAVAGE.

A moi, son fils! de la haine! cela est-il possible?

NANCY.

Oh! j'en suis trop certaine. Elle-même ne me l'a-t-elle pas dit le jour où elle t'abandonna, Richard?

RICHARD SAVAGE.

Ah! vous l'avez vue?

NANCY.

Elle allait partir pour le bal de la cour, je me le rappelle: elle était richement parée, mais un masque me dérobait les traits de son visage. Sa voix seule, sa voix a donc pu me frapper, et malgré le temps qui s'est écoulé, il me semble que je l'entends encore résonner à mes oreilles; cette voix, je la reconnaîtrai, je crois, après vingt ans: « Nancy Gore, m'a-t-elle dit, par moi tu seras riche et heureuse; à la place de ce fils que Dieu t'avait donné, que Dieu vient de

reprandre... moi je t'en donne un autre, et ta fortune est à ce prix. »

RICHARD SAVAGE.

Votre fortune!...

NANCY.

Tu me regardes avec étonnement, Richard; tu te demandes si vraiment c'est à prix d'or que je me suis faite ta mère... eh bien, la surprise, l'indignation que tu éprouves, je l'éprouvais aussi, moi, lorsque cet or m'a été offert... mais il fallait accepter, ou te laisser mourir peut-être... J'ai accepté, non par amour pour toi, non pas même par pitié... inais par devoir, par religion: car nous autres pauvres femmes du peuple, nous croyons à Dieu, vois-tu, et il me semblait que c'était lui qui te jetait entre mes bras.

RICHARD SAVAGE.

Continuez, continuez, je vous en supplie. Oh! vous voyez comme j'écoute, comme je dévore chacune de vos paroles!

NANCY.

Lorsque je t'eus emmené dans ma cabane, et que je te vis, toi, plein de vie et de santé, et le sourire sur les lèvres, auprès du cercueil de mon fils... alors... alors... je te repoussai en pleurant, et je maudis ce sentiment de devoir, de religion... je maudis le ciel même, et je me pris à te haïr... oui, haïr... et cette haine dura long-temps, trop long-temps... mais lorsque ta vue excitait le plus ma colère, tes yeux et tes mains se tournaient toujours vers moi comme pour me demander grâce, comme pour me dire que tu m'aimais, moi, si cruelle envers toi... ce n'était pas ta faute après tout, pauvre enfant abandonné, si j'avais perdu le mien... Peu-à-peu, j'eus des remords, je finis par trouver du plaisir à remplir mon devoir: tu grandissais sous mes yeux, et je t'apprenais à dire ta première parole. — Il ne m'en vint pas d'autre à la pensée que celle-ci: ma mère... c'est un mot si doux à entendre!... Je me faisais illusion à moi-même quand tu le prononçais... J'en vins à croire, tant il nous passe de folles idées dans la tête, à croire que mon fils ne m'avait jamais été enlevé, ou plutôt que Dieu avait confondu ensemble et son ame et la tienne, qu'il vivait toujours sous les traits de Richard... et je t'aimai dès-lors, je t'aimai de tout l'amour, de tout le dévouement, de toute la passion d'une mère...

RICHARD SAVAGE.

Oh! combien votre tendresse la ferait rougir, celle qui a pu délaïsser son fils! Mais quelle est-elle donc, cette femme? quelle est-elle? Ah! pourquoi faut-il, lorsque je la trouve si coupable en vous la comparant, pourquoi faut-il qu'il y ait là, dans mon cœur, un désir impérieux, invincible de la connaître!..

NANCY.

Que dis-tu, Richard?

RICHARD SAVAGE.

Il le faut... il le faut... à vous, qui avez élevé mon enfance, à vous ma reconnaissance et l'affection de toute ma vie... Mais elle! elle, il faut aussi que je la trouve, que je la voie, que je lui parle, et qu'elle me tende enfin les bras, tout impitoyable qu'elle est.

NANCY.

Non, non, ne l'espère pas... Tu veux qu'elle retrouve pour toi le cœur d'une mère, celle qui t'a dépouillé à-la-fois de ton nom, de ton rang, de ta fortune, ingénieuse à épaissir les ténèbres autour de ton berceau, à te cacher pour jamais toutes les traces de ton origine. Te dirai-je les efforts tentés par elle pour abrutir ton intelligence, pour t'arracher de mes bras, après t'avoir livré à moi, et te faire déporter dans quelque contrée lointaine... Oui, elle craignait toujours que le secret de ta naissance ne fût découvert, et pour sauver son honneur, et dans l'intérêt de son ambition sans doute, elle voulait t'éloigner à tout jamais... Ces efforts, moi, je les ai constamment déjoués, Richard; lorsque ta mère avait juré ta perte, c'est l'étrangère qui t'a défendu; lorsque ses agents te poursuivaient, c'est moi qui te dérobaï à leur fureur... Un instant même, oui, un instant je crus qu'une seconde fois dans ma vie j'allais me trouver face à face avec celle à qui je disputais ton avenir; je crus que devant tous je pourrais l'accuser et la forcer à te reconnaître...

RICHARD SAVAGE.

Eh bien?...

NANCY.

Eh bien!... mon espérance fut trompée!... des obstacles insurmontables, un mur d'airain, venaient toujours se placer entre elle et moi; et ce fut alors, je ne te l'ai jamais dit, Richard, ce fut alors que nous fûmes ruinés l'un et l'autre... La main invisible qui nous frappait me retira cet or qu'elle m'avait jeté depuis vingt ans, et que je n'avais ramassé que pour toi, toi, mon unique pensée, ma vie, toi, mon fils!... Mais vainement on espérait me vaincre par la souffrance, par la misère; je restai debout, malheureuse, mais plus forte que mon malheur, Richard, et je gardai mon enfant.

RICHARD SAVAGE.

Ah! ma mère! ma bonne mère!

NANCY.

N'est-ce pas que je le suis encore? n'est-ce pas que tu m'aimes toujours?

RICHARD SAVAGE.

Toujours.

NANCY.

Et tu me promettras de renoncer à la connaître, elle qui t'a fait tant de mal! j'ai bien droit de te demander cela pour le prix de mes souffrances.

RICHARD SAVAGE.

Le ciel m'est témoin que je donnerais ma vie pour vous épargner une larme! Mais il y a dans cette haine de ma mère un mystère inexplicable que je dévoilerai... et je ne partage pas vos craintes... non, vous avez été abusée, non elle ne peut vouloir ma perte, non elle ne me repoussera pas, c'est impossible... Enfin, j'ai tort peut-être... mais la fatalité m'emporte... et je n'aurai point de relâche que je ne sois satisfait... je le veux! je le veux!

NANCY.

Eh bien!... si jamais vous retrouvez votre mère, Richard, si elle vous accueille enfin comme vous le croyez, si elle vous rend la fortune, le rang qui vous appartenait, si vous portez un nom de grand seigneur à la place de celui que je vous avais donné... souvenez-vous quelquefois de la pauvre Nancy... quelquefois même... venez la voir en secret... car elle, elle n'irait jamais dans votre hôtel...

RICHARD SAVAGE.

Comment? et pourquoi?

NANCY.

Non... je n'irais pas... car je ne voudrais pas, Richard, vous voir auprès de cette femme, et vous entendre l'appeler ma mère. Adieu! adieu!

(Le jeune homme s'est jeté dans ses bras, elle s'en arrache en pleurant, et s'éloigne; Richard Savage la suit pour la retenir encore.—Richard Steele paraît au fond dans le Parc, et son entrée vive et joyeuse doit contraster avec la fin de la scène précédente.)

SCÈNE IX.

RICHARD SAVAGE, RICHARD STEELE.

RICHARD STEELE.

Richard Savage... bonne nouvelle!... bonne nouvelle!... (Il court à lui et lui prend la main. Savage le regarde d'un air distrait, et ne répond pas aux marques d'amitié qu'il lui donne.) Oui, bonne nouvelle... et j'ai laissé là dans le Parc d'anciens camarades qui n'ont pas perdu la mémoire comme maître Daniel, et qui brûlent de te revoir... (Même froideur de la part de Richard.) Eh bien! tu ne réponds pas?... c'est à peine si tu sembles me reconnaître... Qu'as-tu donc? qu'est-il arrivé?

RICHARD SAVAGE.

Rien... ah! pardon, pardon, mon ami... (A son tour il lui presse les mains affectueusement.)

RICHARD STEELE.

A la bonne heure!... Je te disais donc que j'apportais de bonnes nouvelles... mais procédons par ordre... D'abord, j'ai présenté *Thomas O'verbury* à Drury-Lane... Reçu de confiance, mon ami... reçu à l'unanimité.

RICHARD SAVAGE.

Ah! ma tragédie!

RICHARD STEELE.

Ensuite, je t'emmène avec moi... je remplace cet habit d'ouvrier par le costume élégant d'un gentleman; je te fais comme jadis le compagnon de toutes nos fêtes, et, si tu le veux, je te présente dans les salons du lord-gouverneur de Londres, le noble marquis de Lushington.

RICHARD SAVAGE.

Non, mon ami, je n'irai pas.

RICHARD STEELE.

Pourquoi cela, je te prie?... Dans trois semaines, il doit donner une brillante soirée... nos amis en seront... pourquoi ne te mêlerais-tu pas parmi eux?... et, j'y pense, pourquoi ne donnerais-tu pas lecture de ta tragédie?... Eh bien?...

RICHARD SAVAGE.

Je n'irai pas, te dis-je... ne compte pas sur moi... non... J'apprécie tout ce que tu as fait, ce que tu veux encore faire pour m'être utile... j'en garderai là une éternelle reconnaissance; mais je ne dois, je ne puis plus en profiter...

RICHARD STEELE.

Plait-il?... je ne te comprends pas... tout-à-l'heure...

RICHARD SAVAGE.

Tout-à-l'heure, ami, je pouvais prendre la main que tu daignais me tendre... je pouvais te suivre dans la carrière brillante que tu voulais m'ouvrir; car, enfin, j'avais un nom, un nom obscur mais honorable, sous lequel tu pouvais me présenter... et maintenant...

RICHARD STEELE.

Eh bien?

RICHARD SAVAGE.

Maintenant, j'apprends que ce nom n'était pas le mien, et que je n'en ai pas d'autre à mettre à la place...

RICHARD STEELE, riant.

N'est-ce que cela, mon ami? félicite-moi,

car j'étais destiné à te servir de toutes les manières... Apprends donc, mon ami, que ce qui te semble un effroyable mystère n'en est plus un pour moi.

RICHARD SAVAGE.

Que dis-tu?

RICHARD STEELE.

Oui, malgré tous les efforts qu'on a faits pour étouffer le secret de ta naissance, il commence à se faire jour... on parle dans les salons tout bas, bien bas... d'une haute et puissante dame...

RICHARD SAVAGE.

Ah! ma mère?... Son nom?...

RICHARD STEELE.

On le cherche... on est tout près de le deviner peut-être... Et qui sait? à cette fête où je veux te conduire... elle y sera sans doute... C'est pour cela sur-tout, ami, c'est pour cela que tu ne dois pas me refuser.

RICHARD SAVAGE.

Ma mère!... elle y sera... ô mon ami, je m'abandonne à toi... tout ce que tu voudras, tout ce que tu me conseilleras, je le ferai... Oui, j'irai chez le gouverneur de Londres, j'assisterai à cette grande soirée... (Apercevant Marie qui vient d'entrer.) Ah! Marie!... ma chère Marie!... adieu... bientôt je te reverrai sans doute... bientôt, si le ciel me seconde, je connaîtrai ma mère...

MARIE.

Votre mère!... comment?

RICHARD SAVAGE.

Je ne serai plus exposé au mépris et à l'insulte... on ne dira plus que je n'ai pas de nom, pas de famille... j'aurai un grand nom à prendre, un grand nom à jeter à la vanité des hommes... et ce nom, tu sais, Marie, avec qui je veux le porter... Viens, Richard Steele; partons, partons.

(Il sort avec Richard Steele. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Cet acte se passe trois semaines après le précédent. — Grand et riche cabinet dans l'hôtel de Lushington. A la droite du spectateur, une croisée et une cheminée; à la gauche, une glace et une porte communiquant avec les grands appartements. Au fond, une porte de sortie sur une longue galerie

SCÈNE I.

LORD et LADY LUSHINGTON, puis UN DOMESTIQUE.

(Au lever du rideau, le lord et sa femme, autrefois comtesse de Macclesfield, sont aux deux côtés opposés de la scène, l'une richement parée, et s'acharant devant la glace d'ajuster sa toilette, l'autre négligemment étendu dans un fauteuil, et paraissant lire avec attention une feuille publique. Lady Lushington soude; entre un domestique.)

LADY LUSHINGTON.

Les apprêts pour la fête de ce soir sont-ils terminés?

LE DOMESTIQUE.

Oui, milady.

LADY LUSHINGTON.

Les gens de service sont-ils tous à leur poste?

LE DOMESTIQUE.

Ils attendent les ordres de milady.

LADY LUSHINGTON.

Il suffit, laissez-nous.

(Le domestique sort.)

SCÈNE II.

LORD et LADY LUSHINGTON.

LADY LUSHINGTON.

En vérité, milord, je ne vous comprends pas ; dix heures viennent de sonner à cette pendule, et l'on dirait à vous voir si tranquille que vous n'attendez personne ce soir. Que lisez-vous donc là de si intéressant ?

LORD LUSHINGTON.

Ne plaisantez pas, milady : ce que je lis est réellement intéressant, et je suis sûr que vous seriez du même avis si vous le lisez, car ce n'est pas moins qu'un article de votre très cher Richard Steele.

LADY LUSHINGTON.

Vos paroles sont toujours obligeantes... Et que dit l'article du très cher Richard Steele ?

LORD LUSHINGTON.

Oh ! d'excellentes choses dont bien des gens devraient profiter. C'est d'abord une ingénieuse comparaison entre deux époques fort distinctes, la fin du règne de Guillaume III, et les commencements de celui de Georges II ; puis une véhémence sortie contre le danger des proscriptions politiques, et, à cette occasion, il cite tous les grands... caractères, tous les hommes de génie dont les services ont été ainsi perdus pour le pays. A propos, savez-vous qui il nomme plus particulièrement entre ceux à qui la justice du nouveau souverain vient de rouvrir l'entrée du royaume ? lord Rivers.

LADY LUSHINGTON.

Lord Rivers !

LORD LUSHINGTON.

Oui, milady, lord Rivers lui-même, proscrit il y a vingt ans par un arrêté du Parlement. (Je dois m'en souvenir, c'est moi qui présidais.) Il lui est permis de revoir le ciel de sa patrie... bientôt, demain peut-être, il sera de retour à Londres. Que dis-je ? il reparaitra à la cour, honoré de la faveur royale, et revêtu d'importantes fonctions judiciaires, afin, sans doute, ajoute le malin journaliste, qu'il puisse juger à son tour ceux qui l'ont jugé. Qu'en dites-vous, milady ? cette idée ne vous semble-t-elle pas singulière ?

(Il rit.)

LADY LUSHINGTON.

Oui, milord, autant que votre admiration pour l'écrivain. Et vous concluez de là ?...

LORD LUSHINGTON.

Moi, je conclus... je conclus qu'en politique, comme dans les affaires ordinaires de la vie, il faut penser à l'avenir... Qui pourrait se flatter de fixer à jamais la fortune ? Ce rappel de lord Rivers est pour moi, peut-être, le signal d'une complète disgrâce... et le peuple... le peuple me déteste !... Et que sera-ce, bientôt, si je

suis en butte aux sarcasmes de cet écrivain qui est le dieu de la foule, de ce Richard Steele, qu'il me faudra tout-à-l'heure recevoir avec le sourire sur les lèvres lorsqu'il se présentera dans mes salons. Et tenez, le voilà ! Regardez comme on s'empresse autour de lui ! c'est une puissance ! c'est un roi !

SCÈNE III.

LES MÊMES, DANIEL PAGE, RICHARD STEELE, PLUSIEURS INVITÉS.

LORD LUSHINGTON.

Salut, messieurs... Le voilà donc ce cher Steele ! vous recevrez mon compliment le premier. D'honneur, votre dernier article est charmant !

LADY LUSHINGTON.

On en parlait hier au cercle de la cour ; Sa Majesté en a témoigné hautement sa satisfaction...

LORD LUSHINGTON.

C'était justice : quelle verve ! quel feu !...

(Le marquis et la marquise remontent la scène, et vont recevoir d'autres invités dans la galerie extérieure.)

RICHARD STEELE.

J'ai peu de confiance en de pareils compliments.

DANIEL PAGE.

Et vous avez de bonnes raisons pour cela... Je suppose que cet éloge pompeux que vous avez fait de lord Rivers est chose peu flatteuse pour le marquis de Lushington. Ce n'est pas bien, mon cher camarade, de tirer ainsi sur les siens.

RICHARD STEELE.

Les miens ?.... j'étais enfant encore, lorsque lord Rivers est parti pour l'exil... je ne le connais, monsieur, que par le bien qu'il a fait et les regrets qu'il a laissés dans la magistrature d'Angleterre... Quant au marquis de Lushington, s'il est vrai qu'il soit ce que vous dites, un des miens, je vous répondrai qu'on doit la vérité à tous, et aux siens plus qu'aux autres.

DANIEL PAGE.

Oui, la vérité qui éclaire, et non pas la vérité qui offense. Seulement il faut savoir choisir ; c'est ce que vous ne faites pas toujours, vous et messieurs vos confrères.

RICHARD STEELE.

Ah !... vous trouvez ?... j'avoue monsieur l'attorney-général, autrefois mon collaborateur au *Censeur du Siècle*, que je ne m'attendais pas à vous trouver au nombre de nos détracteurs. Partout et sans cesse, je vous rencontre auprès de moi pour blâmer, pour condamner la profession que j'exerce... D'où vient cette sévérité, cette haine pour elle ? Est-ce parcequ'en contribuant à mettre le mérite en évidence, parfois

elle peut aider aussi la médiocrité à parvenir?... Je crois me rappeler, mon cher Daniel, qu'avant ton élévation il m'est arrivé de faire souvent ton éloge... mais que veux-tu? la presse est une bénédiction tant qu'on s'en sert pour soi et contre les autres; elle est une calamité dès qu'on devient l'objet de ses attaques. Soyons justes s'il se peut: vous relevez les écarts de la critique, comptez aussi les services qu'elle rend, les malheurs qu'elle prévient, les dangers qu'elle signale... et peut-être direz-vous alors: La critique est un bien. Oui, messieurs, il en est de la presse comme de l'ingénieuse machine récemment inventée par notre Thomas Newcomen: retenez la vapeur, afin qu'elle soit forte, mais laissez-lui une issue de peur qu'elle n'éclate. De même, demandez à la presse d'être consciencieuse et loyale, c'est justice... réprimez-la si elle s'égaré, c'est votre droit; mais soyez équitables et modérés à votre tour, et souffrez la censure après l'avoir exercée! Dirait-on encore que je tire sur les miens? monsieur a assez fait voir tout-à-l'heure qu'il a cessé d'en être. Seulement, en passant dans le camp ennemi, il a oublié ses armes dans le nôtre; je les ramasse, et je m'en sers contre lui, voilà tout.

(On rit.)

LORD LUSHINGTON, qui a redescendu la scène avec sa femme.

Mais il me semble, messieurs, que la conversation prend un tour bien sérieux.

LORD DORSET.

Vous avez raison, milord; et c'est bien mal à nous, pour qui vous faites avec tant de grâce les honneurs de vos salons.

LADY LUSHINGTON.

Notre soirée peut-être va donner de l'occupation aux feuilles de Londres; car on en parlera: n'est-ce pas, sir Richard Steele, qu'on en parlera?

RICHARD STEELE.

Oui, milady, on en parlera. C'est même une affaire faite.

DANIEL PAGE.

Comment, avant l'événement?

RICHARD STEELE.

Vous savez, mon ancien collaborateur, que nos articles sont presque toujours fait d'avance. Il est des situations qui ne peuvent se dénouer que de deux manières, et ces deux dénouements, il ne faut pas grande habileté pour les prévoir. Donc, le matin même qui précède l'événement, nous préparons deux articles.... le premier, un éloge, une apologie... le second, tout le contraire... Ici, par exemple, je suppose, comme je l'espère, que tout aille pour le mieux: alors vient le premier article, le compte-rendu favorable. (Lisant.) « Hier, milady Lushington a « donné une brillante soirée; tout ce que Londres possède d'hommes éminents dans tous

« les genres et de jolies femmes de haute distinction s'y était donné rendez-vous, etc. »

LORD LUSHINGTON.

Et le second article, sir Richard?

RICHARD STEELE.

Le second, milord!... pour celui-là, il faudrait prévoir des choses qui n'arriveront pas sans doute, et cette fois, j'en suis sûr, il n'y aura pas de second article.

(Ici, un officier de la maison de lord Lushington paraît sur le seuil de la porte de gauche qui conduit à la salle de réception.)

LORD LUSHINGTON.

Mais on vient annoncer que l'illustre assemblée est déjà réunie dans les grands appartements...

RICHARD STEELE.

Et sans doute aussi, le jeune auteur de *Thomas Overbury* est prêt à commencer sa lecture... (A la marquise en lui offrant la main.) Milady veut-elle bien permettre...

(Lady Lushington, Richard Steele et lord Dorset sortent par la porte à gauche. Lord Lushington qui les accompagnait se retourne vers Daniel Page, qui ne paraît pas disposé à les suivre.)

SCÈNE IV.

LUSHINGTON, DANIEL PAGE.

LUSHINGTON.

Et vous, sir Daniel, vous ne nous suivez pas?

DANIEL PAGE.

Pardonnez-moi, milord; mais auparavant j'aurais un mot à vous dire.

LUSHINGTON.

Parlez, parlez, mon cher Daniel... Mais quel air soucieux et sombre!... qu'y a-t-il, mon cher attorney?... savez-vous bien que vous m'effrayez?...

DANIEL PAGE.

C'est à regret, milord, que je me vois forcé de troubler la sécurité où vous êtes; mais mon dévouement pour vous m'en fait un devoir...

LUSHINGTON.

Au nom du ciel!... expliquez-vous, je vous prie.

DANIEL PAGE.

De secrets avertissements, des renseignements dans lesquels j'ai pleine confiance s'accordent à représenter l'état de Londres sous un jour vraiment inquiétant. (S'approchant d'une croisée à la droite du spectateur.) Et tenez... regardez, milord, tout ce peuple qui se presse en tumulte autour de cet hôtel...

LUSHINGTON.

Ah!... ce peuple... que je hais... ce peuple qui vient toujours comme une ombre menaçante se mêler à nos plaisirs et à nos fêtes!...

DANIEL PAGE.

Ce peuple, milord, est le même qui, hier

encore, a reçu avec des acclamations de joie et d'enthousiasme l'ordonnance royale qui rappelle de l'exil lord Rivers, le proscrit jacobite...

LUSHINGTON.

Je le sais, Daniel... eh bien ! si ce peuple, autrefois prosterné devant le favori de Guillaume III, hait aujourd'hui celui qu'il aimait jadis... s'il oublie mes services pour ne se souvenir que de mon origine étrangère... faut-il m'humilier, me prosterner à mon tour, pour obtenir de lui pardon et merci ?...

DANIEL PAGE.

Non, milord... mais enfin...

LUSHINGTON.

Enfin... enfin, sir Daniel... que prétendez-vous, et que voulez-vous dire ?

DANIEL PAGE.

Je veux dire, milord... que si, dans ce moment, un ennemi de votre personne, un malveillant... un factieux... que sais-je !... un de ces écrivains politiques dont parlait tout-à-l'heure sir Richard Steele, venait à traverser cette foule laissant tomber sur elle quelques paroles de colère ou de vengeance... vous verriez alors éclater un violent incendie... et Dieu sait comment on pourrait l'éteindre !...

LUSHINGTON.

Je le sais, moi... car pour cela, je n'aurais qu'à leur montrer les vieux débris de ma fidèle garde Hollandaise...

DANIEL PAGE.

La garde Hollandaise !... y pensez-vous, milord ? cette garde qu'ils détestent et dont le nom seul...

LUSHINGTON.

Et qu'importe la haine, monsieur, là où la crainte est assez forte pour la contenir ?

DANIEL PAGE.

Vous avez raison, milord... mais en pareil cas, j'aimerais mieux la crainte toute seule...

LUSHINGTON.

Allons, allons, mon cher attorney-général, vous êtes trop préoccupé des devoirs de votre ministère... soyez sans inquiétude et sur les périls du dedans et sur ceux du dehors... toutes nos mesures sont prises... le colonel Watson a reçu mes ordres, et le régiment des gardes est prêt à prendre les armes au premier signal... ainsi donc point de craintes... cette foule qui vous semble si menaçante, et que la curiosité sans doute a seule attirée autour de mon hôtel, s'écoulera d'elle-même aussitôt que sa curiosité sera satisfaite... quant à sir Richard... dont je suis loin de nier l'influence, et dont je connais le crédit, même en plus haut lieu que chez moi... je ne croirai jamais... Mais le voici qui vient vers nous... cette démarche vive et animée... cet air franc et ouvert... sont-ce là les dehors d'un conspirateur ?...

... RICHARD SAVAGE.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RICHARD STEELE.

RICHARD STEELE.

Pardon, milord, si j'interromps votre entretien ; mais milady m'envoie vers vous, pour vous exprimer de sa part et au nom de toute l'assemblée, combien elle regrette que vous n'augmentiez pas par votre présence le plaisir qu'elle éprouve à entendre les belles et touchantes scènes de *Thomas O'verbury*... et moi, j'ajouterai, milord, au nom du jeune poète mon ami, que son succès lui semblerait incomplet, si aux suffrages qu'il a déjà reçus vous ne daigniez joindre aussi le vôtre.

LUSHINGTON.

Merci, monsieur Steele... Milady, je le vois, ne pouvait avoir un meilleur ambassadeur, ni l'amitié un plus digne interprète...

DANIEL PAGE, à Lushington, en se dirigeant vers la porte à gauche.

Eh bien, que vous disais-je, milord ? n'est-ce pas un chaud protecteur que sir Richard ?... oh, je le connais ; il fait bon être de ses amis...

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

RICHARD STEELE, seul.

Va, va, sournois maudit ! renie l'amitié et tes vieux souvenirs... c'est là un lourd bagage, et qui gêne parfois quand on veut s'élever... Mais patience, patience... nous aurons un compte à régler ensemble ; et vous verrez alors, maître fourbe, que si je sers chaudement mes amis, les envieux et les détracteurs ont aussi leur tour... Pour le moment, ne songeons qu'à Richard !... Comme il tremblait d'abord en lisant !... comme il semblait embarrassé de son succès... et troublé lui-même de l'émotion qu'il venait de produire !... Oh ! celui-là mérite bien d'être heureux !... et pourtant... Espérons du moins que ses malheurs vont finir... la marquise était émue, troublée en l'écoutant... Oh ! si dans ce moment j'avais pu lui parler, si j'avais pu lui dire... Mais la voici elle-même... Allons... du courage... c'est le ciel qui me l'envoie.

(Richard Steele va au-devant de la marquise. En la voyant, celle-ci ne peut retenir un cri de surprise.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, RICHARD STEELE.

RICHARD STEELE.

Eh quoi, milady, quitter sitôt la compagnie !... mais vous paraissez souffrante...

LA MARQUISE.

Ce n'est rien, sir Richard... une sorte d'éblouissement subit... un léger malaise...

RICHARD STEELE, s'appuyant sur le dos du fauteuil sur lequel lady Lushington s'est assise.

Et peut-être aussi, milady... un peu d'émotion...

LA MARQUISE.

Ah!... vous croyez, sir Richard?

RICHARD STEELE.

Eh! mon Dieu! pourquoi s'en défendre?... Nous sommes étrangement faits tous tant que nous sommes!... nous cherchons à dissimuler nos émotions... nous cachons soigneusement nos larmes... comme si c'était un crime de pleurer et d'être sensible... on dirait vraiment que l'humanité a peur de se montrer par son meilleur côté, et qu'elle rougit précisément de ce qui devrait faire son orgueil et sa gloire... Oh! vous avez été émue, milady!... profondément émue... n'est-ce pas?... et vous l'êtes encore...

LA MARQUISE.

Eh bien! je l'avoue, sir Richard, l'intérêt puissant du drame, les malheurs du principal personnage, bien qu'imaginaires sans doute... le charme soutenu de la diction et du style...

RICHARD STEELE.

Et le poète, milady!... le poète dont vous ne parlez pas... cette noble et belle intelligence qui se déploie avec tant de magnificence et d'énergie, ce cœur brûlant qu'on sent battre à chaque ligne, ce regard plein d'inspiration et de force, cette voix expressive et passionnée... n'y a-t-il pas là de quoi trouver le chemin de l'âme la plus endurcie?...

LA MARQUISE.

En effet... ce jeune homme est bien... et, sans trop savoir comment cela se fait... on se sent comme forcé de s'intéresser à lui... autant qu'à son ouvrage...

RICHARD STEELE, s'animent un peu.

Ah! si vous le connaissiez... milady!...

LA MARQUISE.

Vous le connaissez donc, vous... monsieur Steele?

RICHARD STEELE.

Oui, milady... depuis son enfance... Je sais une à une toutes les souffrances de ce pauvre cœur brisé... toutes les angoisses de cette existence marquée du sceau de la fatalité, et où n'ont brillé de loin en loin que quelques faibles clartés... de ces clartés dont parle Milton, « qui ne donnent pas la lumière, mais rendent seulement l'obscurité visible... »

LA MARQUISE.

Une grande infortune, sans doute?...

RICHARD STEELE.

Ah! milady... la plus grande... la plus cruelle

de toutes... car, ainsi qu'il le dit lui-même dans un de ses plus touchants poèmes : « Jamais le doux regard d'une mère ne s'est reposé sur son berceau, jamais la voix d'un père n'a retenti jusqu'à son cœur! » Hélas! milady... le pauvre enfant abandonné n'a jamais connu ses parents!...

LA MARQUISE.

Abandonné... lui!... la misère, peut-être...

RICHARD STEELE.

Non, milady... oh! cela est affligeant à penser!... Mais ses parents n'étaient point dans la misère... moins heureux, peut-être... ils se seraient réjouis de sa naissance...

LA MARQUISE, bas.

Ciel! (Haut et avec hésitation.) Et... vous l'appellez?..

RICHARD STEELE.

Richard Savage.

LA MARQUISE, bas.

Je respire. (Haut.) Richard Savage!... mais ce nom...

RICHARD STEELE.

Ce nom, milady... n'est pas le nom qu'il devrait porter... c'est celui que lui donna la personne charitable qui a pris soin de son enfance, et qui, par ce moyen sans doute, a voulu le soustraire à la haine de ses persécuteurs...

LA MARQUISE.

Et cette personne... vous la connaissez aussi?

RICHARD STEELE.

Oui, milady, je la connais.

LA MARQUISE.

Ah! (Se levant et cherchant à cacher son trouble.) En effet, sir Richard, ce que vous venez de me dire de ce jeune homme... ajoute encore à l'intérêt qu'on éprouve à l'entendre... Mais n'admirez-vous pas ma prévoyance?... J'étais venue ici pour dissiper mon émotion... et me voilà, je crois, encore plus émue qu'en arrivant... Mais il est temps... vous permettez, n'est-ce pas?...

(Elle se dirige vers la porte par laquelle elle est venue.)

RICHARD STEELE, cherchant à la retenir.

De grâce... quelques instants encore, milady...

LA MARQUISE.

Mais, monsieur...

RICHARD STEELE.

Pardon, milady, pardon si j'insiste... mais... il le faut... il le faut absolument... il y va de notre intérêt à tous... (plus bas.) de votre repos peut-être...

LA MARQUISE.

À moi, monsieur! à moi!... Et qui vous a donné le droit de me parler de la sorte?... Voyons pourtant... puisqu'il le faut... j'écoute.

RICHARD STEELE.

Si vous saviez, milady, combien j'ai à cœur de ne pas vous déplaire.

LA MARQUISE.

Pourtant, monsieur, je dois vous dire que vous abusez étrangement...

RICHARD STEELE.

Ah ! milady... c'est que je voudrais et que je crains de me faire comprendre...

LA MARQUISE, avec une dignité froide.

Je vous jure, monsieur... que je ne vous comprends en aucune façon.

RICHARD STEELE.

Eh bien ! puisqu'il le faut, puisque j'y suis réduit... je vais m'expliquer sans détour... Milady, ce jeune homme dont je parlais tout-à-l'heure... ce poète que vous admiriez et plaigniez à-la-fois... enfin, celui que je m'honore, moi, d'appeler mon ami et que toute mère serait heureuse et fière d'appeler son enfant...

LA MARQUISE.

Eh bien ?..

RICHARD STEELE, s'approchant d'elle et parlant très bas.
C'est votre fils, madame.

LA MARQUISE, se levant.

Mon fils !... à moi !... quelle odieuse imposture !... Et qui vous a dit que j'eusse un fils ?... Monsieur... parlez... qui vous a dit cela ?... Allez-vous faire cause commune avec nos ennemis ? allez-vous vous faire l'écho de leurs folles calomnies ?..

RICHARD STEELE.

Non, milady, non, je ne fais point cause commune avec vos ennemis... non, je ne puis devenir à votre égard un instrument de haine ou de calomnie... Mais, au nom du ciel, revenez à vous ; ayez pitié de celui pour qui je vous implore... et ne lui ravissez pas tout espoir... Songez-y bien, madame, cet espoir fut le seul adoucissement à sa longue infortune... et peut-être, au moment où je parle, il est là... attendant votre arrêt, le cœur plein d'une indicible angoisse, et prêt à mourir de douleur à vos pieds si vous le repoussez.

LA MARQUISE, avec exaltation.

Il est là, dites-vous ? ah ! de grâce, monsieur, qu'il ne vienne pas, qu'il ne vienne pas !... songez-y bien... ce serait se perdre sans retour.

RICHARD STEELE.

Eh bien, madame ! eh bien ! je puis vous obéir... mais c'est parce que vous êtes devenue moins inflexible... et que j'emporte l'espoir que vous achèverez un jour ce que vous venez de commencer.

(La marquise fait un geste suppliant, et Steele sort par la porte latérale à la gauche du spectateur.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, seule.

Ce que je viens de commencer !... que dit-il ? me serais-je trahie ? et ce fatal secret renfermé là pendant vingt ans, se serait-il fait jour malgré moi ? Oh ! non, non... ce serait trop d'humiliation pour moi, trop de joie pour mes ennemis !... Et Lushington !... Lushington qu'un instinct secret semble armer d'avance contre ce malheureux jeune homme... irais-je lui dire ?... non, tout retour est désormais impossible... A celle qui jadis abandonna son enfant il n'est plus permis de se réfugier dans l'amour maternel... mauvaise mère un jour, un seul jour, il faut que, pendant le reste de sa vie, elle soit encore et toujours une mauvaise mère... O mon Dieu ! mon Dieu !... Je saurai me contraindre, je saurai le revoir, l'entendre, sans en paraître émue ; et personne ne pourra lire dans mes yeux ce qui se passera au fond de mon âme... non, personne... pas même lui ! (Richard Savage entre doucement par la gauche et écoute.) car c'était bien lui... mes pressentiments ne m'avaient pas trompée... ces traits... ce regard... cette voix...

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, RICHARD SAVAGE, puis LUSHINGTON, RICHARD STEELE, et DES LAQUAIS.

RICHARD SAVAGE, qui s'est approché lentement de la marquise, se précipite à ses pieds.

Cette voix, milady, cette voix est celle de votre fils.

LA MARQUISE, se levant effrayée.

Que faites-vous, monsieur ?... et que me voulez-vous ?..

RICHARD SAVAGE.

Grace !... pitié, ma mère... ayez pitié de moi !..

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, je n'ai point de fils... Relevez-vous, monsieur, relevez-vous, vous dis-je... je ne vous connais pas... (A part.) Ciel !... Lushington !... je suis perdue !... (Ici lord Lushington paraît sur le seuil de la porte à gauche, et s'arrête étonné. La marquise tire vivement un cordon de sonnette. Deux laquais entrent par la porte du fond. Richard se relève et fait quelques pas en arrière. Tous ces mouvements doivent s'exécuter presque en même temps. — Aux laquais :) Faites sortir monsieur... vous voyez bien qu'il est fou...

(Moment d'anxiété et de silence ; tandis que Richard reste à la même place, sans pouvoir prononcer une seule parole, et que Lushington interroge du regard et sa femme et les personnages qui sont en scène avec elle..)

RICHARD SAVAGE, faisant un mouvement vers elle, et d'un ton de voix déchirant.

Ah ! milady !... milady !...

(Lushington fait quelques pas comme pour se placer entre Richard et la marquise.)

RICHARD SAVAGE, revenant à lui à l'aspect de Lushington.

Ah ! pardon... milord... pardon... milady a dit vrai tout-à-l'heure... je suis un insensé... je suis fou...

LA MARQUISE, aux laquais.

Obéissez !

(Les domestiques font un mouvement vers Richard comme pour exécuter les ordres de la marquise.)

RICHARD STEELE a reparu pendant la fin de la scène. Il a tout observé, et dit à part, en tirant un papier de sa poche et en le froissant avec colère :

Allons, je serai donc forcé de publier le second article.

(La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre pauvrement meublée : c'est celle de Nancy Gore. A la gauche du public, une porte ouverte donnant dans une autre pièce. Près de cette porte, une sorte de petit guéridon. La porte d'entrée est au fond.

SCÈNE I.

NANCY GORE, seule.

(Lorsque la toile se lève, Nancy Gore est sur le seuil de la porte du cabinet, tenant une lampe qu'elle dépose sur le guéridon... Elle se penche vers la pièce voisine comme pour écouter. Sa figure doit exprimer la plus vive inquiétude.)

Pauvre enfant !... là !... comme autrefois... endormi dans les bras de sa mère... oh ! mais autrefois, sa poitrine respirait plus à l'aise ; il était heureux, lorsqu'il ne soupçonnait pas encore qu'il fût le fils d'une grande dame... Et maintenant quelle agitation continuelle ! quelle pâleur sur son visage ! pauvre, pauvre enfant ! À peine ai-je compris les paroles sans suite qu'il a proférées, lorsqu'il est entré dans cette chambre, il y a une heure, haletant, épuisé de fatigue... On aurait dit qu'il était poursuivi, que les plus grands dangers le menaçaient... il parlait d'un bal, d'une soirée à l'hôtel de... de Lushington, oui, c'est cela... Lushington... puis, il parlait aussi de sédition... de trouble dans la ville... et il répétait sans cesse : Ma mère ! ma mère ! était-ce moi qu'il appelait ainsi... ou bien l'autre ! oh ! je suis jalouse de cette femme à laquelle d'avance il a donné ce nom que seule j'ai mérité... mais il le veut... il faut qu'il la retrouve, qu'il lui parle ; il me l'a dit... il le veut, et depuis son enfance je suis habituée à lui obéir, comme une mère obéit toujours à son fils, dans les instants même où elle veut, où elle croit lui commander. Au péril de ma vie, j'essaierai de nouvelles démarches... ce vieillard qui me l'a livré il y a vingt ans... qui pleurait d'être malgré lui le complice d'un crime... je l'ai revu, je lui ai parlé naguères... mais il a refusé encore de me dévoiler cet affreux mystère... oh ! je le retrouverai, je saurai tout enfin ! Richard, tu seras satisfait... et puis, que tu m'abandonnes alors,

que tu perdes jusqu'à mon souvenir, que je meure loin de celui à qui j'ai donné toute ma vie... eh ! mon Dieu ! cela doit être... car si c'est une chose horrible et contre nature qu'une mère délaisse et oublie son enfant, il faut bien que presque toujours, un peu plus tôt, un peu plus tard, l'enfant finisse par délaisser, par oublier sa mère. (On frappe à la porte du fond.) Qu'est-ce que cela ?... qui peut frapper ici à cette heure ?...

(On frappe de nouveau. Elle ferme vivement, mais avec précaution la petite porte qui donne dans la chambre où est Richard, et va ouvrir celle du fond. Un laquais tenant à la main un flambeau, paraît sur le seuil, puis s'avance, et semble chercher partout dans la chambre.)

SCÈNE II.

NANCY GORE, UN LAQUAIS, puis LA MARQUISE DE LUSHINGTON.

LE LAQUAIS.

N'est-ce pas ici que s'est réfugié un jeune homme, échappé de l'hôtel de Lushington ?

NANCY, répétant avec effroi.

L'hôtel de Lushington ! (A part.) Mais que s'y est-il donc passé, mon Dieu ?

LE LAQUAIS.

Eh bien ! vous ne répondez pas ?

NANCY, toujours effrayée.

Non, non... il n'est pas ici, je ne sais ce que vous voulez dire... Personne ! je n'ai vu personne !...

(Ici, la marquise de Lushington, toujours en toilette de bal, mais enveloppée dans une mantille de satin noir, paraît au fond de la chambre.)

LA MARQUISE, au laquais.

Sortez, laissez-nous.

NANCY. Au son de cette voix, elle a tressailli; elle regarde la marquise, et sans paraître se rendre compte de ce qui se passe en elle, et du nouveau motif de sa frayeur, elle pousse un cri, et dit, en se plaçant devant la porte de la chambre où est Richard, comme pour le défendre:

Ah!... quelle est cette femme?

(Le laquais sort. Les deux femmes restent en présence. La marquise regarde Nancy avec une attention pareille à celle dont elle-même est l'objet. Moment de silence.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, NANCY.

LA MARQUISE.

Tu dois être Nancy Gore.

NANCY.

Et vous... vous devez être... je ne sais de quel nom je puis vous appeler; mais à votre voix, mon cœur a battu violemment comme si elle ne lui était pas inconnue. Oui, ce sont bien là les accents terribles qui pendant vingt ans ont retenti sans cesse à mon oreille... oui, à cette voix, il est impossible que je me trompe; et d'ailleurs comme il y a vingt ans, madame, vous êtes encore en costume de bal.

LA MARQUISE.

Avec toi, Nancy Gore, et après ce qui vient de se passer dans mon hôtel, il n'est plus temps de feindre. Tu m'as reconnue, et moi je crois aussi que je t'aurais devinée à l'audace de ton regard, quand je n'aurais pas su d'avance que cette demeure était la tienne.

NANCY, s'approchant d'elle, et lui parlant à voix basse tout en la menaçant du regard.

Et que venez-vous donc faire ici? que me voulez-vous? Vous ne craignez pas de vous trouver face-à-face avec moi, madame? Vous ne tremblez pas, lorsque cette porte va se rouvrir, que je ne m'acharne à votre poursuite, et que ma voix vous accusant en présence de tous, ne devienne à son tour pour vous terrible et redoutable?

LA MARQUISE.

Je ne le crains pas... tu le vois bien, puisque je suis ici.

NANCY.

Ah! vous avez entouré ma demeure de gens qui m'empêcheraient de vous suivre, qui étoufferaient mes cris, qui me tueraient peut-être.

LA MARQUISE.

Non, j'ai besoin que tu vives, et que tu me serves encore.

NANCY.

Jamais!

LA MARQUISE.

Nous verrons.

NANCY.

Mais quel que soit votre projet, votre moyen de me faire renoncer à vous accuser publique-

ment, ici du moins, et quelque bas que je vous parle pour être entendue de vous seule, il faut m'entendre, madame; il faut que vous subissiez mes reproches, et que vous baissiez les yeux en ma présence, vous si fière et si orgueilleuse, il le faut... Il y a des femmes dénaturées qui rougissent d'être mères, et qui tuent leurs enfants; ces femmes, la loi les frappe en les flétrissant du nom d'infanticides. Il en est d'autres qui n'ont point osé tremper leurs mains dans le sang, mais qui ne laissent la vie à leurs enfants que pour leur en faire un long supplice; qui les livrent sans défense à l'injustice des hommes, aux rigueurs de la fortune, aux angoisses de la misère et de la faim; heureuses de leurs souffrances, malheureuses de leurs courts instants de bonheur, et ardentes à les pousser par le désespoir à ce terme fatal que leur main n'a point osé hâter... Ces femmes, la loi les épargne, et parfois même le monde les honore; et pourtant, dites, milady, ces femmes ne sont-elles pas cent fois plus coupables?

LA MARQUISE.

J'ai pu me contenir, Nancy Gore; j'ai pu écouter jusqu'à la fin tes insolentes paroles... maintenant, même, je ne songe pas encore à les punir... C'est que le motif qui m'amène est plus fort pour moi que toute autre pensée, que tout sentiment de colère et de vengeance. Richard Savage est ici.

NANCY, reportant avec effroi ses yeux vers la pièce où est Richard Savage.

(A part.) Malheureuse, je l'oubliais! (Haut.) Non, cela n'est pas, Richard... je ne l'ai pas vu depuis long-temps, c'est à vous seule qu'il songe et non plus à moi... Mais qui a pu vous dire que je l'avais vu? comme on se plaît à mentir!

LA MARQUISE.

Il est ici... et rassure-toi... lorsqu'un grand péril plane sur sa tête, lorsque sa liberté est menacée...

NANCY.

Sa liberté?

LA MARQUISE.

Moi... je viens me concerter avec lui, avec toi, Nancy, pour la lui conserver.

NANCY.

Est-ce vous qui parlez, madame... vous voulez le sauver, vous... O ciel!... faut-il que je la croie?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RICHARD SAVAGE.

RICHARD, en dehors, appelant avec force.

Nancy! Nancy! (A ce cri, mouvement des deux femmes. Nancy et la marquise courent vers la petite porte

qui s'ouvre tout-à-coup. Richard Savage parut aussitôt sur le seuil et ne voit d'abord que la marquise.) C'est vous! ah! c'est bien vous... ma mère... Mais cette soirée... ces mots cruels... ces horribles menaces... enfin, ces laquais qui ont osé porter la main sur moi, qui m'ont chassé de votre hôtel... tout cela n'a jamais existé... Oh! oui, je le vois maintenant... j'en suis sûr: c'était un rêve, un rêve affreux... et vous venez y mettre un terme!... merci, merci, ma mère.

(Il tombe à ses genoux et lui baise les mains.)

NANCY, à part.

Et pour moi, pas même un regard...

LA MARQUISE, froidement.

Monsieur Richard, il faut que je sois seule avec vous.

RICHARD SAVAGE.

Seule! (Il se retourne et aperçoit Nancy.) Ah! Nancy, ma bonne Nancy!... tu vois! elle m'est rendue... c'est ma mère!... et elle veut me parler sans témoins. (Bas.) Bientôt je te reverrai, et je te dirai tout.

NANCY.

Ah! sans témoins!... votre mère!...

LA MARQUISE, bas à Nancy.

Je te l'ai dit... il y va de sa liberté.

NANCY, de même.

Sa liberté! j'obéis, madame... (Elle s'éloigne lentement, et dit en regardant Richard Savage :) Sa mère! Et moi, je ne suis plus que Nancy!

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V.

RICHARD SAVAGE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Ma démarche vous étonne, monsieur Richard!... vous la comprendrez pourtant, et vous m'en remercirez sans doute, quand vous saurez que votre intérêt seul me l'a inspirée.

RICHARD SAVAGE.

Mon intérêt, madame!

LA MARQUISE.

En vous introduisant dans l'hôtel de lord Lushington, en cherchant à imprimer à son nom un public et sanglant outrage, en déchainant contre lui une populace toujours prête à se faire l'instrument des plus absurdes calomnies, vous avez commis un grand crime.

RICHARD SAVAGE.

Mais... j'ai beau chercher à rassembler tous mes souvenirs... car en vous écoutant, milady, je ne sais encore si je suis en délire maintenant, ou si tout-à-l'heure j'avais perdu la raison lorsque je tombais à vos pieds, lorsque je vous remerciais de vos bontés pour moi... Cependant, il est une chose dont je suis certain, bien certain, c'est que ce crime dont vous parlez n'a pas été commis par moi, c'est que tout ce peuple irrité, et prononçant avec fureur le

nom de Lushington, tout cela n'est point mon ouvrage.

LA MARQUISE.

Tout cela a été fait en votre nom; cet article de journal jeté dans les mains de cette populace, et qui a excité sa colère contre le gouverneur de Londres, cet article, qu'il soit de vous ou de votre ami, n'en est pas moins la cause réelle de tout ce qui s'est passé; voilà pourquoi maintenant la justice s'apprête à vous poursuivre; voilà pourquoi votre sort me touche, et pourquoi je suis venue.

RICHARD SAVAGE.

Si tel est en effet le seul sentiment qui vous guide, madame, si votre démarche n'a pas d'autre motif, que vous importent le salut ou la perte d'un homme qui est un étranger pour vous... La justice est prête, dites-vous?... eh bien, laissez faire la justice; laissez la loi me frapper, et d'autres achever ce que votre abandon, votre haine ont si bien commencé.

LA MARQUISE.

Vos paroles pleines d'amertume, monsieur, ne me feront point oublier que je suis venue pour vous sauver des autres et de vous-même... Écoutez, après les désordres, les attentats de cette nuit, vous ne pouvez rester à Londres.

RICHARD SAVAGE.

Comment?

LA MARQUISE.

Le lord-gouverneur, pressé, supplié par moi, qui ai pris malgré vous pitié de votre folie, consent à fermer les yeux sur votre retraite; nos gens la protégeront, vous accompagneront jusqu'aux portes de la ville, et vous quitterez à jamais l'Angleterre.

RICHARD SAVAGE.

A jamais!

LA MARQUISE.

Il le faut... et quelque part que l'on vous conduise, monsieur, nos bienfaits vous suivront; ne craignez pas d'y recourir, tout coupable que vous êtes.

RICHARD SAVAGE.

Vos bienfaits...

LA MARQUISE.

Si vous demeuriez à Londres, on ne pourrait arrêter le cours de la justice; il faudrait que le bâtiment fût public comme l'outrage.

RICHARD SAVAGE.

Quitter l'Angleterre! renoncer au seul bien qu'on n'avait point osé me ravir jusqu'à ce jour!... Quitter l'Angleterre!... comme si le même sol ne pouvait nous porter tous deux!... Mais de grâce, achevez, madame... cet appui que vous m'offrez... est-ce générosité, est-ce prudence?... Est-ce le fils malheureux que vous voulez sauver, ou le témoin importun dont vous redoutez la présence? Eh bien... rassurez-vous, madame... quoi qu'il arrive, et dùt votre abandon cruel me réduire au plus affreux dés-

espoir, jamais votre nom ne sera prononcé par moi avec colère... jamais je ne révélerai un secret qui pourrait vous perdre... oui, j'en fais le serment... et ce serment, Dieu m'est témoin que je saurai le garder!... Un mot seulement, un mot de votre bouche, et je vous obéis peut-être. Ce départ, est-ce comme ma mère que vous me l'ordonnez?

LA MARQUISE.

Je vous ai trop dit, monsieur, que vous n'ériez point mon fils, et qu'aucune puissance humaine ne parviendrait à m'arracher cet aveu... ce mensonge.

RICHARD SAVAGE, avec douleur, et laissant tomber sa tête dans ses deux mains.

Ah!... (Moment de silence.) Mais ce n'est pas un éclat, ce n'est pas une déclaration publique que j'ambitionne... non, ce n'est plus votre nom et votre rang, ce ne sont pas vos bienfaits, vos richesses, c'est votre amour seul que je demande. Laissez-vous toucher, madame, appelez-moi votre fils, non devant les hommes... eh! que me fait désormais l'opinion des hommes? mais entre nous, sans témoins, tout bas, appelez-moi votre fils, dites-moi que votre repos, votre honneur exigent que je parte, mais que votre cœur me suivra sur la terre étrangère, que vous m'aimerez enfin, que vous m'aimerez comme votre enfant, que je serai loin de ma mère, mais que je ne serai plus un orphelin du moins; et je tombe à vos pieds, prêt à vous obéir, et je pars, heureux encore d'emporter votre bénédiction dans mon exil... Eh bien! eh bien!... vous gardez le silence?

LA MARQUISE, apercevant Nancy qui vient de rentrer par la gauche.

Un seul instant vous reste peut-être, monsieur Richard... ne consentez-vous pas à fuir? n'acceptez-vous pas enfin la protection que je vous offre?

RICHARD SAVAGE.

Votre protection, milady? je vous dois de la reconnaissance, en effet, mais non point pour cette protection froide et dédaigneuse que vous m'offrez!... je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux, de m'avoir rendu la raison, de m'avoir rappelé à moi-même... désormais, soyez sans crainte, mon amour importun ne vous poursuivra plus.

(Ici Nancy Gore s'avance doucement et écoute.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NANCY.

RICHARD SAVAGE, s'adressant toujours à la marquise, sans voir Nancy,

Je reste en Angleterre... j'attends ici ma destinée avec calme, avec courage... Vos offres de service, je les rejette... Votre générosité qui tend seulement à éloigner de vous un homme

dont la présence vous gêne, je refuse de la subir. Je ne veux rien de vous, rien... Il n'y a plus rien de commun entre Richard Savage et la marquise de Lushington.

LA MARQUISE.

Eh bien... si vous avez plus tard à vous en repentir, rappelez-vous que vous seul l'avez voulu... Adieu, monsieur Richard!

RICHARD SAVAGE.

Adieu, milady.

NANCY, à part.

Enfin il ne l'appelle plus sa mère!

(Sortie de la marquise.)

SCÈNE VII.

NANCY, RICHARD SAVAGE.

RICHARD SAVAGE, en apercevant Nancy Gore, se précipite dans ses bras, et s'écrie avec véhémence:

Ah! Nancy! ma chère Nancy!.. me pardonneras-tu? je t'ai méconnue, je t'ai oubliée auprès d'elle, toi qui m'aimes tant, toi ma mère, oui, ma seule, ma véritable mère... tu es là, je te retrouve encore... toujours, toujours là!.. pour me venger de ses mépris et de sa haine, pour me consoler de tous mes malheurs.

NANCY.

Est-ce que ce n'est pas mon devoir et mon bonheur depuis ton enfance, Richard!... Ah! la marquise de Lushington est demeurée inflexible... Eh bien, lorsqu'elle te repoussait, moi j'étais colère et joyeuse tout-à-la-fois; colère parcequ'elle rougissait de te nommer son fils, joyeuse parceque je me disais: Il me restera à moi... à moi seule; ce sera toujours mon enfant!

RICHARD SAVAGE.

Toujours.

(Ici Marie paraît sur le seuil de la porte qui est restée ouverte; elle est pâle, et semble très effrayée. Elle cherche des yeux et appelle.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Nancy! Nancy!... monsieur Richard!... Ah! vous voilà! tous deux! tous deux ici! fermez, fermez cette porte...

(Nancy ferme la porte.)

RICHARD SAVAGE.

Eh bien?

NANCY.

Qu'y a-t-il?

MARIE.

Oh! quelle nuit! quelle nuit affreuse, mon Dieu!... tout ce bruit, tout ce tumulte qui avait commencé il y a quelques heures à l'hôtel de Lushington, a redoublé maintenant... et moi, tremblante, éperdue, je cherchais un passage

pour retourner jusqu'à la demeure de mon oncle.... lorsque j'ai entendu près de moi ces paroles dites à voix basse : « Il est là... celui que nous cherchons...Richard Savage...chez Nancy Gore.... courage, amis ! il ne nous échappera pas... »

O ciel !...

NANCY.

MARIE.

Ils vont venir... ils me suivent... Nancy, n'avez-vous donc pas un moyen de le faire échapper ?

NANCY.

Non, aucun... Insensée que j'étais... je ne pensais qu'à moi ; je me laissais aller à des mouvements de joie et d'orgueil, lorsque sa vie est en danger peut-être... Oui, elle l'a dit, la marquise de Lushington ; elle voulait, elle pouvait te sauver, elle.... et moi.... j'ai été joyeuse de te voir refuser ses secours... Ah ! c'est moi ! c'est moi qui suis une mauvaise mère ! c'est moi qui te jette dans les bras de tes ennemis.

(La jeune fille a remonté la scène ; elle écoute à la porte.)

RICHARD SAVAGE, regardant une épée accrochée à la muraille.

Mes ennemis ! qu'ils viennent ! qu'ils viennent, je les attends.

(Il prend l'épée.)

NANCY.

Arrête ! que vas-tu faire, malheureux !

MARIE, au fond du théâtre.

Les voilà ! ils approchent !

RICHARD SAVAGE.

Cette épée est celle de votre mari, n'est-ce pas ? d'un brave soldat dont je dois toujours respecter et chérir la mémoire comme celle d'un père... Eh bien, cette épée du moins m'empêchera de tomber vivant en leur pouvoir.

(Ici on frappe à coups redoublés à la porte du fond. Mouvement d'effroi des deux femmes. Une voix en dehors crie : Au nom de la Loi, ouvrez !)

NANCY.

Richard... ne leur résiste pas... tu n'es point coupable, et tu le deviendrais... Au nom de la loi, il faut obéir... je t'en conjure...

(Elle va ouvrir.)

MARIE, à part.

O ciel, protégez-nous !

(Entrent au fond plusieurs hommes enveloppés dans des manteaux, puis le marquis de Lushington.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUSHINGTON et SES AFFIDÉS.

RICHARD SAVAGE.

Lushington !

NANCY et MARIE.

Le gouverneur !

LUSHINGTON, s'adressant à un homme vêtu de noir qui est auprès de lui.

Monsieur, vous voyez ce jeune homme, je

vous le recommande ; faites-le transporter à Bedlam... il est fou.

NANCY.

Qu'entends-je ?

MARIE.

Richard !..

RICHARD SAVAGE.

Misérable !..

LUSHINGTON.

N'écoutez ni ses cris ni ses menaces : à Bedlam, vous dis-je... faites-le saisir, et emmenez-le...

(Sur un signe de Lushington, les hommes s'approchent de Richard Savage. Les deux femmes l'entourent et l'enlacent de leurs bras.)

RICHARD SAVAGE.

Ah ! vous voyez bien, ma mère, que j'ai le droit de me défendre.

NANCY.

Oui, la loi qu'ils ont invoquée n'autorise pas cette violence, cet excès d'imposture.

RICHARD SAVAGE.

Et dans cet homme qui s'introduit ici furtivement, la nuit, et le mensonge à la bouche, pour attenter à ma liberté, je ne reconnais pas le gouverneur de Londres.

LUSHINGTON, à ses gens.

Obéissez.

(Dans ce moment, Richard Steele paraît sur le seuil de la porte, suivi de gens du peuple.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, RICHARD STEELE, PEUPLE.

TOUS.

Richard Steele !..

(Mouvement d'hésitation de Lushington et de ses affidés.)

LUSHINGTON.

Vous ici, monsieur ! et qu'y venez-vous faire ?

RICHARD STEELE.

Convendez, milord, que j'aurais bien quelque droit de vous adresser la même question ; mais puisque vous m'interrogez, je dois vous répondre. Je viens ici voir une chose qui vaut assurément bien la peine d'être vue. Je viens voir comment le marquis de Lushington s'acquitte des nobles fonctions de chef de sbires.

LUSHINGTON.

Prenez garde, monsieur, le moment n'est bien choisi ni pour l'audacieux qui voudrait braver mon autorité, ni pour l'imprudent qui chercherait à faire du scandale.

RICHARD STEELE.

Le scandale, milord ! vous voyez bien que ce n'est pas moi qui le cause.

LUSHINGTON.

Encore une fois, monsieur, retirez-vous : c'est au nom de la loi que je vous l'ordonne.

RICHARD STEELE.

Et moi, au nom de cette loi que vous invoquez, et que vous avez odieusement méconnue, au nom de cette loi qui nous protège tous, et devant laquelle le souverain lui-même

s'incline avec respect, je vous défie d'attenter à la liberté d'un citoyen de Londres!

(De nouveaux Lushington fait signe à ses gens de se saisir de Richard Savage. Les hommes du peuple entourent ce dernier et paraissent prêts à le défendre.— La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Une chambre à la Tour de Londres.

SCÈNE I.

RICHARD SAVAGE, NANCY.

(Richard Savage est assis devant une table, sur le devant de la scène, à droite du public. Il lit un papier; Nancy est debout près de lui.)

NANCY.

Eh bien, Richard?

RICHARD SAVAGE.

Eh bien?

NANCY.

Cet écrit est signé de William, ancien serviteur de la comtesse de Macclesfield.

RICHARD SAVAGE, regardant le papier.

Oui... je le vois.

NANCY.

Et tu as pu lire cela avec tant d'indifférence!.. si tu savais, Richard, ce qu'il m'a fallu de peines et de résolution seulement pour arriver jusqu'à lui, ce William... puis, lorsque je l'eus retrouvé, dans la retraite qui depuis si longtemps l'avait dérobé à tous les regards, comme il m'a été plus difficile encore d'obtenir de lui ces papiers que tu dédaignes!.. je les tiens enfin; ils sont en notre pouvoir, et tu sembles ne pas les comprendre... mais regarde, regarde donc encore: ta pensée était ailleurs sans doute, lorsque ton œil vient de les parcourir.

RICHARD SAVAGE, se levant.

Non; je l'ai bien lue, je l'ai bien comprise, cette déclaration faite par un mourant qui demande grâce pour avoir été le complice d'un crime... Et qu'ai-je appris que depuis longtemps mon impatience et votre tendresse pour moi ne m'eussent déjà fait découvrir? Le nom de mon père?... il y a deux jours encore, oui, j'aurais été glorieux de le connaître... mais, à présent, s'il existe, si, depuis hier, comme vous me l'annoncez, le proscrit est rentré dans sa patrie... je ne puis, je ne dois jamais le revoir... Lord Rivers, mon père!... du fond de cette prison, ma voix n'arrivera pas jusqu'à lui.

NANCY.

Peut-être... celle de Nancy du moins pourra remplacer la tienne.

RICHARD SAVAGE.

Non, oh non!... je vous en conjure, ne

.. RICHARD SAVAGE.

faites aucune démarche... je ne le veux pas, entendez-vous? je ne le veux pas. Et n'est-ce pas en m'obstinant à connaître le secret de mon existence que je me suis perdu?... Qu'avais-je à faire de la tendresse de cette noble dame? L'avenir que je lui demandais, ne pouvais-je pas me le créer moi-même avec de la patience et du courage? Eh bien! cet avenir, il est détruit désormais, détruit par moi, par ma folie, et j'ai mérité ma destinée... je veux la subir. Si lord Rivers est à Londres, s'il a repris, au retour de l'exil, la haute position qu'il a jadis occupée, il rougira de moi, comme elle en a rougi, elle!

NANCY.

Ah! peux-tu le croire?... ils sont rares, grâces au ciel, les cœurs semblables à celui de la marquise de Lushington.

RICHARD SAVAGE.

Je vous dis qu'il me repousserait, et qu'il me repousserait avec justice, moi qui ne puis être pour mon père qu'un objet d'opprobre et de douleur; moi pour qui il y a eu sédition, révolte dans les rues de Londres; moi qui ai frappé Lushington, et qui ne tarderai pas à le rejoindre.

NANCY.

O ciel!... mais c'est pour cela même qu'il nous faut invoquer le crédit de lord Rivers... oui, il le faut... avant que cet arrêt fatal n'ait été prononcé...

RICHARD SAVAGE.

Mon arrêt?... cette nuit, j'en ai entendu la lecture dans ma prison.

NANCY.

Est-il vrai? déjà!... Mais on leur avait donné toute une semaine pour instruire et prononcer ce jugement.

RICHARD SAVAGE.

Il en fallait bien moins pour que leur conscience fût satisfaite!

NANCY.

Eh bien?

RICHARD SAVAGE.

Eh bien! Richard Steele et Richard Savage, l'un comme auteur et chef de la révolte, l'autre comme meurtrier de Lushington, tous les deux condamnés à mort.

NANCY.

A mort !... Richard !... ah ! mon enfant !

(Elle tombe comme évanantie sur une chaise.)

RICHARD SAVAGE.

Ma mère !... revenez à vous, et regardez-moi... Pour tous les chagrins que je vous ai fait souffrir, j'ai besoin d'un regard d'indulgence... j'ai besoin que vous me pressiez encore sur votre cœur.

NANCY, se relevant pensive et se laissant embrasser par Richard, mais toujours l'œil fixe, animé, comme si elle reprenait de l'énergie.

Oui, mon fils, sur mon cœur... Condamné !... et je ne suis pas tombée morte à cette parole !... et ma tête se relève, comme si je voulais lutter contre tant de misères ! c'est que peut-être ma tâche envers toi n'est pas encore remplie ; c'est que, pour mon enfant, il me faut encore des forces et du courage... et si tous mes efforts étaient inutiles, s'il me fallait te perdre, Richard, tu me verrais près de toi jusqu'à la fin... tes yeux, au moment de se fermer pour jamais, rencontreraient encore ceux de Nancy... et puis... alors, alors seulement je manquerais de forces ; mon front se courberait vers la terre, et je pourrais mourir... A bientôt, Richard.

(Elle l'embrasse. Richard la conduit jusqu'à la porte qui s'ouvre du dehors. Sortie de Nancy.)

SCÈNE II.

RICHARD SAVAGE, puis RICHARD STEELE.

RICHARD SAVAGE.

Pauvre femme !... j'étais résigné à mon sort... mais je n'avais pas songé à cette entrevue... je n'avais pas vu couler ses larmes... Allons, je vais retrouver par là mon compagnon d'infortune, Richard Steele ; et sa gaieté peut-être, que rien n'a pu troubler jusqu'à présent, pas même la lecture de notre sentence... Ah ! le voilà ! il vient me trouver... il a eu la même pensée que moi sans doute... il veut me consoler... Non... cette pâleur... ce visage sombre et désespéré... (Entrée de Richard Steele qui paraît plongé dans un morne abattement. Il ne voit pas Richard Savage qui marche vers lui en continuant de se parler à lui-même.) Aussi, je me disais bien : Cette joyeuse humeur... c'est un accès de délire qui ne tardera pas à se dissiper. (Il se trouve tout près de lui, et lui serre la main. Richard Steele le regarde, paraît plus triste encore, et semble fuir les yeux de Richard Savage.) Ami... je ne te reconnais plus... Je blâmais il y a une heure, les élans de ta gaieté trop folle et trop bruyante... je la regrette à présent, et je me trouve bien coupable de l'avoir troublée un instant... si tu as été attristé par mes paroles, je t'en prie, ami, ne me garde pas rancune... pardonne-moi.

RICHARD STEELE.

Te pardonner ! ah ! mon cher Savage !...

RICHARD SAVAGE.

Ou bien, si je suis étranger à tes chagrins, dis-m'en le motif... L'arrêt qui nous condamne, tu l'as entendu le sourire sur les lèvres ; mais à l'approche de ce moment fatal, à cette idée que ce soir, dans un instant peut-être, le bourreau viendra réclamer deux victimes, ton courage a pu défaillir... il y a là de quoi faire trembler malgré lui l'homme le plus intrépide... n'est-il pas vrai ? Eh bien, si tu as cette faiblesse, n'en rougis pas devant ton ami... Moi, je suis toujours calme, et le temps qui nous reste je pourrai l'employer encore à te rendre ton énergie.

RICHARD STEELE.

Mon énergie !... quand l'heure sera venue, tu verras qu'elle ne m'avait point tout-à-fait abandonné... mais, puisque tu m'interroges, je te répondrai en m'humiliant devant toi, en te disant à mon tour ce mot que tu m'adressais tout-à-l'heure, et que j'ai long-temps retenu, moi, tout prêt à s'échapper de mes lèvres : Pardonne-moi !

RICHARD SAVAGE.

Comment ! et que veux-tu dire ?

RICHARD STEELE.

Tu vas mourir, Richard, et c'est moi qui t'ai entraîné à ta perte. Je voulais faire tant de bien à mon ancien camarade, et je ne lui ai fait que du mal ! Tout orgueilleux du crédit et de la position que je m'étais faits avec ma plume, j'espérais que tout cela rejaillirait sur toi, Richard ; qu'un jour nos deux renommées de poète et de journaliste seraient confondues ensemble et inséparables l'une de l'autre... Misérable ! aujourd'hui, c'est mon échafaud que je te fais partager... Ah ! tu vois bien que j'ai sujet d'être désespéré, et de te demander grace... oui, grace pour moi le plus cruel de tes ennemis, moi ton assassin.

(Il tombe à genoux, Richard Savage lui tend vivement les bras, et le fait relever.)

RICHARD SAVAGE.

Relève-toi, relève-toi, mon cher Richard... si tu ne veux pas en t'accusant toi-même me faire comprendre au contraire que ta mort est mon ouvrage... je le sais, je le sais ; et je ne me prosterne pas devant toi, parce que j'ai foi encore dans ta générosité, parce que, si maintenant on ouvrait cette porte pour nous dire : l'instant est venu, et pour nous observer à nos derniers moments, il ne faut pas qu'on voie les deux amis à genoux... mais dans les bras l'un de l'autre.

(Ils s'embrassent. La porte s'ouvre, et l'attorney-général, Daniel Page, paraît sur le seuil.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DANIEL PAGE.

RICHARD STEELE, bas, en montrant Daniel Page.

Tu as raison, dans les bras l'un de l'autre ; et devant lui sur-tout, devant lui, notre ancien camarade... (Se retournant vers Daniel.) Eh bien, vous êtes satisfait, monsieur l'attorney-général, grâce à nous, vous avez enfin trouvé votre première cause, remporté votre première victoire.

RICHARD SAVAGE, bas.

Ami, épargne-le... Vois comme il est accablé du poids de son triomphe... dans ce moment il souffre plus que nous.

DANIEL PAGE.

Messieurs... quoi que vous disiez et dussent vos paroles me blesser cruellement, je garderai le silence... accomplissant jusqu'au bout et avec conscience la pénible tâche qui m'est imposée.

RICHARD STEELE.

Et que vous prescrit-elle encore ? de nous faire sortir de cette prison pour nous conduire à l'échafaud ?.. que tardez-vous ?

RICHARD SAVAGE.

Nous sommes prêts. Je me regarde comme n'étant plus de ce monde.

DANIEL PAGE.

Maintenant, il ne dépend pas de moi de retarder plus que d'avancer cette heure fatale... votre sort est entre les mains du magistrat suprême qui va venir dans cette prison, au nom du roi.

RICHARD SAVAGE.

Au nom du roi !

RICHARD STEELE.

Comment ! ce magistrat...

DANIEL PAGE.

A été désigné aujourd'hui même, il y a une heure ; j'ai dû lui remettre, toujours par ordre de Sa Majesté, et l'arrêt qui vous condamne, et toutes les pièces du procès... à sa voix, à sa voix seule, je serai contraint de faire exécuter la sentence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN GREFFIER, puis UN MAGISTRAT.

LE GREFFIER, annonçant.

De par le roi, le lord chef de justice, membre du conseil privé de Sa Majesté.

(Entre un vieillard vêtu de noir et la poitrine couverte de divers ordres d'Angleterre. C'est lord Rivers. Les deux jeunes gens le regardent avec attention. Daniel Page lui parle bas. Lord Rivers, ayant l'air de l'interroger, lui montre Richard Steele.)

DANIEL PAGE, répondant à ce geste.

Richard Steele, milord... et l'autre, Richard Savage.

(Sur un nouveau signe de lord Rivers. Daniel Page le salue profondément et sort. Le lord-juge est venu s'asseoir avec son greffier près de la table placée au-devant du théâtre. Du geste, il a invité doucement les deux jeunes gens à s'approcher de lui.)

SCÈNE V.

LORD RIVERS, RICHARD STEELE, RICHARD SAVAGE, UN GREFFIER.

LORD RIVERS.

Messieurs, la commission extraordinaire instituée pour juger les crimes et délits politiques vous a déclarés à l'unanimité coupables de rébellion et d'homicide volontaire... mais lorsque votre sentence vient d'être présentée à la signature du roi, Sa Majesté, en parcourant avec moi les pièces de ce procès, n'a pu croire que votre défense eût été libre... puisque l'un et l'autre, je l'ai lu dans ces papiers, vous avez obstinément refusé de dire les motifs de toute votre conduite, persistant à répondre seulement, vous, Richard Steele : « J'ai excité le peuple à la révolte » ; vous, Richard Savage : « J'ai tué Lushington. » Le Roi m'a donc envoyé près de vous, messieurs, non pour faire grâce, mais pour faire justice. Répondez-moi, sincèrement, sans crainte et sans restriction ; songez bien, si vous êtes innocents, que nulle puissance ennemie ne peut vous atteindre lorsque Georges II vous protégera... Répondez : A-t-on mis des entraves à votre défense ?

RICHARD STEELE.

Aucune.

RICHARD SAVAGE.

J'ai dit la vérité : je détestais Lushington, comme il me détestait lui-même... si c'est un crime d'avoir pris sa vie en défendant la mienne, qu'on me punisse ; mais puisqu'il m'est permis d'élever la voix jusqu'au pied du trône, je parlerai, non pour moi, mais pour un imprudent ami, qui s'est acharné pendant tout ce procès à prendre sur lui la moitié de mes torts... Le gouverneur a été tué par Richard Savage, et le peuple s'est ameuté au nom de Richard Savage. Ces deux événements n'ont qu'une même cause, et proviennent d'une même pensée : c'est un seul crime enfin, et il ne peut y avoir qu'un seul coupable... moi, moi seul je dois être puni.

RICHARD STEELE.

Dites au roi, milord, que Richard Savage, la nuit, a frappé un homme qui croisait son épée avec la sienne, et qui cherchait à le frapper lui-même.

RICHARD SAVAGE.

Un homme que mon ami n'a pu atteindre, et dont le sang ne doit retomber que sur moi...

RICHARD STEELE.

Dites au roi, que Richard Steele, seul, a excité le peuple à la défense de son ami... Enfin, milord, dites au roi que Richard Steele persiste à se déclarer seul auteur de la révolte; mais qu'il réclame de sa justice la vie de Richard Savage.

LORD RIVERS.

Malheureux !... mais chacun de vous en se faisant plus coupable lui-même, ne dit rien, non, rien qui rende plus excusables les torts de son ami... Et je suis forcé, moi, (montrant son greffier.) de prendre acte de vos paroles... et tout-à-l'heure quand rentrera l'attorney-général, il me faudra lui dire, au nom du roi : « Faites exécuter la sentence; » et malgré moi, je sens que mon cœur est porté à vous absoudre... Encore une fois, n'avez-vous pas autre chose à dire pour vous justifier ?

TOUS DEUX.

Non, milord.

RICHARD STEELE.

Car je le vois bien... Richard aurait toujours la même obstination, la même pensée que moi : sauver son ami ou mourir avec lui, et je ne parviendrais pas à vous prouver que je suis seul coupable.

LORD RIVERS.

Dans un instant, je vous rappellerai l'un et l'autre.

(Le greffier les conduit jusqu'à la porte à gauche, par où était entré Richard Steele puis, sur un signe de lord Rivers, il va s'asseoir au fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

LORD RIVERS, LE GREFFIER, au fond du théâtre.

LORD RIVERS, seul, assis auprès de la table sur le devant de la scène.

Ainsi, de retour dans ma patrie après vingt ans; élevé par la volonté de Georges II à une position plus haute encore que celle qui m'appartenait jadis, honoré par lui d'une confiance sans bornes, je dois pour commencer à la justifier... je dois livrer deux infortunés à leurs bourreaux... (Feuilletant tous les papiers qu'il tient à la main.) Mais pourquoi donc, pourquoi donc dans les détails de ce procès y a-t-il une sorte d'obscurité et de mystère? pourquoi l'accusateur semble-t-il éluder certaines questions que je ne puis deviner, et qui aggraveraient encore, dit-il, la position du principal accusé? Pourquoi Richard Savage, lui-même, lorsqu'on a prononcé le nom de lady Lushington... lady Lushington, autrefois Anna de Macclesfield !... et son époux... lui qui était parmi mes juges lorsque je fus proscrié... Lushington mon mortel ennemi ! l'auteur de toutes mes misères... Ah ! c'est pour cela surtout que je me défie aujourd'hui de moi-même... Magistrat, il faut armer

ton cœur de toute son impartialité pour te décider à frapper le meurtrier de ton ennemi. (Percourant encore les papiers.) Le meurtrier !.. lui ! ce Richard Savage ! Quelle éloquence ! quelle noblesse d'amorsqu'il demande à mourir... non, ce n'est pas là le langage d'un assassin... Mais l'existence lui est donc bien odieuse... à lui, si jeune ! Oh ! je ne puis renoncer encore à approfondir ce mystère... Je veux le voir, je veux l'interroger de nouveau... (Se retournant vers le greffier.) Richard Savage ! appelez Richard Savage !.. (Se parlant encore à lui-même.) Il y va de sa vie, sa vie qu'un mot de moi peut lui ravir, que tous les remords de ma vieillesse ne pourraient lui rendre...

(Le greffier marche vers la gauche, et Richard Savage rentre en scène avec lui. — Sortie du greffier.)

SCÈNE VII.

LORD RIVERS, RICHARD SAVAGE.

(Lord Rivers fait signe à Richard Savage de s'asseoir auprès de lui.)

RICHARD SAVAGE, hésitant.

Milord...

LORD RIVERS.

Je veux vous parler à vous seul, monsieur, non plus en magistrat, mais en homme... mais en ami... (Richard s'assied en regardant lord Rivers d'un air étonné. Celui-ci continue.) Oui, je l'avoue, lorsque cette procédure m'a été remise, j'ai éprouvé une émotion bien vive en lisant toutes les réponses que vous avez faites devant le tribunal... Parfois, je croyais trouver dans votre silence même des motifs pour vous plaindre et vous estimer à-la-fois... pour vous aimer peut-être... Au nom du ciel, faites donc en sorte, monsieur, que je ne me borne pas à une stérile compassion : votre silence... votre silence est un suicide... peut-être... Richard Savage, pourquoi voulez-vous mourir ?... vous poète... m'a-t-on dit, qui pouviez être un homme de génie, un homme illustre, et qui sauveriez votre tête, sans doute pour accomplir un jour de brillantes destinées, si vous vouliez mettre à vous défendre l'énergie que vous employez à défendre votre ami...

RICHARD SAVAGE.

Milord... vos paroles ont pénétré mon ame d'attendrissement et de reconnaissance... votre estime, oui, je crois en effet que je n'en suis pas indigne. Je ne suis pas un meurtrier vulgaire qu'il faut vouer au mépris et à l'exécration des hommes... mais devant la loi, je suis coupable... devant la loi, milord, et nous sommes en Angleterre... Je dois donc mourir, et je ne commets pas un suicide, mais je me résigne à mon sort; je ne regrette rien... rien... j'ai fait mes adieux à la vie, à cette gloire de poète dont je m'étais créé dans mon enfance une si

belle image, cette gloire qui fuyait sans cesse devant moi, et que peut-être je n'aurais jamais pu atteindre.

LORD RIVERS.

Mais la gloire, cette illusion, cette fumée, est-ce donc là tout ce que vous pouviez désirer sur la terre, enfant que vous êtes? tout ce qui pourrait vous rattacher à elle au moment où il faudra la quitter... J'ai été, moi, proscrit et misérable; j'ai eu plus de douleurs à souffrir que votre jeune tête ne pourrait en deviner, en inventer, Richard, et je tenais encore à vivre pourtant... je voulais revoir le ciel de mon pays, le tombeau de mes aïeux, peut-être celui de mon fils...

RICHARD SAVAGE.

Ah! vous avez perdu votre fils, milord?

LORD RIVERS.

Mais... je vous parle de moi... j'ai tort... c'est à vous, à vous seul qu'il faut songer maintenant. Est-ce que ce n'est pas pour vous un bien digne de regrets que le ciel de votre patrie? Et puis, est-ce que vous n'avez pas une famille, une amante?

RICHARD SAVAGE, à part.

Ah! Marie!

LORD RIVERS.

Enfin, un père, un pauvre vieillard qui pleure maintenant peut-être, et qui attend à l'entrée de cette prison que j'aie prononcé un arrêt d'acquiescement?

RICHARD SAVAGE, à part.

Nancy! malheureuse Nancy!

LORD RIVERS.

Vous êtes ému... vous pleurez, Richard!... vous avez donc des regrets?... vous tenez donc à quelque chose ici bas?... vous jetez, prêt à partir, des regards en arrière... Eh bien! au nom de ce qui peut vous être cher encore... tenez, là, (montrant du doigt une des feuilles qui se trouvent dans le dossier du procès.) je lis sur cette feuille, que dès les premiers mots prononcés dans votre procès, au nom de lady Lushington... vous vous êtes levé tout-à-coup, en suppliant vos juges et l'attorney-général...

RICHARD SAVAGE, se levant.

De ne pas m'interroger sur un fait qui me chagrine, qui me désespère, et qui est étranger à ma cause. Milord, je vous adresse la même prière...

LORD RIVERS.

Oh! vous me répondez... je le veux... je le veux... Richard Savage! Le nom de cette dame, avez-vous dit, ne doit pas être prononcé?... Ce fait, que voulait rappeler votre accusateur, est étranger à votre cause... lui-même, il en est convenu comme vous; mais je ne le crois pas, moi, et je soupçonne que là sont renfermés tous les motifs de votre conduite. Avant la scène du meurtre, que s'était-il passé, il faut me le dire, à l'aute du gouver-

neur? pourquoi vos juges ont-ils évité de vous faire la question que je vous adresse?... enfin, enfin, que pouvait-il y avoir de commun entre vous et cette marquise de Lushington?

RICHARD SAVAGE.

Par grace, milord, cessez de m'adresser des questions auxquelles il m'est impossible de répondre... ordonnez plutôt, ordonnez qu'on me conduise au supplice.

LORD RIVERS.

Eh bien!... d'autres parleront, et malgré vous, monsieur, je parviendrai à tout savoir. Votre ami Richard Steele ne me refusera pas, lui, lorsque je lui dirai qu'à ce prix j'arrache votre tête à l'échafaud. Et l'attorney lui-même... je l'ai fait appeler... il va venir... je le sommerai au nom du roi de faire son devoir... au nom du roi, il n'osera pas mentir, ou me taire la vérité.

RICHARD SAVAGE.

Milord, ce fait, sur lequel on s'est tû pendant le cours des débats, était connu de mes juges, et ils l'appréciaient au fond de leur âme en me condamnant... ils savaient de quels torts je m'étais rendu coupable envers la marquise de Lushington... Ces torts furent devenus bien plus cruels, bien plus odieux pour cette dame si j'eusse laissé inutilement prononcer, peut-être outrager son nom devant le tribunal. Maintenant, milord, demandez à mon ami, à mon accusateur, si vous le voulez encore, le récit que je vous refuse... vous apprendrez comme tant d'autres un de ces secrets qu'il est affligeant de connaître, et qu'on voudrait oublier... Mais, par le ciel qui m'entend, je vous le jure, vous ne verrez dans tout cela rien qui puisse me soustraire au coup qui me menace, puisque le meurtrier de Lushington doit mourir, puisque le roi vous a dit : Point de grace ! justice!

LORD RIVERS, avec douleur.

Justice!...

(Il va se rasseoir tristement, pendant que le greffier rentre au fond, introduisant Daniel Page.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DANIEL PAGE, LE GREFFIER; puis, un instant après, RICHARD STEELE.

DANIEL PAGE, s'inclinant.

Milord, quelle est la volonté de Votre Grâce? (Lord Rivers garde le silence, Daniel Page reprend:) A-t-elle décidé du sort des deux accusés?... s'il en est ainsi, que milord veuille bien écrire et signer son arrêt... auprès de celui des premiers juges... c'est l'intention formelle de Sa Majesté.

LORD RIVERS.

Donnez... (A part.) Mon arrêt! il le faut!

(Il écrit, s'arrêtant de temps à autre pour regarder avec chagrin Richard Savage. Pendant ce temps le greffier a fait rentrer Richard Steele.)

LORD RIVERS, se tournant vers lui.

Pour la dernière fois, Richard Steele, vous en tenez-vous encore à vos déclarations précédentes?

RICHARD STEELE.

Toujours, milord...

LORD RIVERS.

Toujours! et lui aussi... (A part.) Ah! je regrette aujourd'hui les tourments de l'absence et de l'exil... mais tu le sais, toi, qui lis dans les cœurs... je veux et je crois être juste...

(Il signe et remet le papier à Daniel Page.)

DANIEL PAGE, se tournant vers Richard Steele et Richard Savage, et lisant le papier que vient de lui remettre lord Rivers.

« De par Sa Majesté Georges II, la sentence est confirmée. Signé, pour le roi, le chef de Justice, Lord RIVERS. »

RICHARD STEELE et RICHARD SAVAGE.

Lord Rivers!

(Le vieillard est toujours assis, et semble absorbé par la douleur. Pendant ce temps, Daniel Page sort avec le greffier.)

SCÈNE IX.

LORD RIVERS, RICHARD SAVAGE et RICHARD STEELE.

RICHARD SAVAGE, regardant le Lord-Juge avec tous les signes de la plus violente émotion.

Lord Rivers!... c'est lui!...

RICHARD STEELE, s'approchant du vieillard.

Milord, le journaliste Richard Steele, la veille du jour où il a été jeté dans cette prison, a fait votre éloge sans avoir jamais vu, inspiré par sa seule conscience... aujourd'hui, condamné par vous, il s'applaudit encore de ce qu'il a écrit naguères... car il voit avec quelle tristesse vous venez de faire votre devoir... et comme vous pouvez ne pas mépriser, vous, ceux que la loi vous ordonne de frapper, il vous supplie de lui tendre la main.

(Lord Rivers s'est levé, et fondant en larmes serre la main de Richard Steele. Pendant ce temps, Richard Savage a tiré de sa ceinture le papier que lui a remis Nancy au lever du rideau; puis il vient se jeter aux genoux de lord Rivers, en lui présentant cet écrit.)

RICHARD SAVAGE.

Milord! Richard Savage, près de mourir, vous demande votre bénédiction...

LORD RIVERS. Il relève Richard Savage; puis prenant le papier sur un geste significatif du jeune homme, il lit:

« Le 25 mars 1698, à onze heures précises du soir, lord Rivers, membre du Parlement, partait pour l'exil et pleurait... car on lui avait dit: Votre fils est mort. Moi, William Douglas, intendant de la comtesse de Macclesfield, prêt à paraître devant Dieu, et succombant au remords qui m'a poursuivi pendant vingt

« années, déclare qu'on a menti à lord Rivers... »

(Il s'arrête au milieu de sa lecture, regarde Richard Savage qui de nouveau lui fait signe de lire. Lord Rivers porte la main à son front comme pour rassembler ses idées et reprendre du courage. Pendant ce temps, la porte de la prison s'est ouverte, Daniel Page et ses assesseurs sont entrés en scène, puis Nancy et Marie.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, DANIEL PAGE et SES ASSESSEURS, GARDES, NANCY.

(Profond silence. Vive inquiétude de tous les personnages.)

LORD RIVERS, reprenant sa lecture.

« Si maintenant le proscrit est de retour dans sa patrie, qu'il parcoure les papiers joints à cette déclaration... ils lui prouveront qu'à mon dernier soupir du moins je dis la vérité, que cet enfant existe, et qu'il a été élevé par Nancy Gore sous le nom de Richard Savage. » Ah!... mon fils!

(Il embrasse Richard Savage.)

TOUTS LES PERSONNAGES répètent.

Son fils!

LORD RIVERS.

Et c'est moi! c'est moi, Richard, qui te livre à tes bourreaux...

RICHARD SAVAGE.

Mon père!... je l'ai revu... il ne me repousse pas, lui... il m'aime, il me presse dans ses bras... il me baigne de ses larmes... et j'ai voulu mourir... ah! par grâce, par pitié, monsieur l'attorney... un instant! un instant encore... ne me laisserez-vous pas le temps d'embrasser encore une fois mon père? et celle au nom de qui vous m'avez poursuivi sans doute, a-t-elle déjà place au balcon pour voir tomber ma tête?

NANCY, s'avançant.

Non, Richard, non... maintenant vos accusations sont injustes... désormais elle n'a plus de haine pour celui qu'elle aurait dû toujours aimer. (A Richard Savage.) Je me suis présentée aux portes de son hôtel... j'ai voulu m'adresser, pour obtenir ta vie, à la veuve de celui qui est mort de ta main... j'ai pénétré jusqu'à elle, je me suis traînée à ses genoux, en lui disant: « C'est vous, milady, c'est vous qui devez implorer la grâce de Richard... car vous êtes sa mère... oui, sa mère... et si vous refusez... faites-moi tuer, madame... car je reste là, à vos pieds, pour vous répéter jusqu'à ma mort... Vous êtes sa mère!... » Elle se taisait, et je l'ai regardée, moi, j'ai voulu deviner sur sa figure ce qui se passait dans son âme... Quelqu'un que je n'avais pas vu jusqu'alors était auprès d'elle... une autre dame, à la taille élevée, à la physionomie noble et imposante... Elle a

pris la parole, et s'adressant à lady Lushington : « Cette femme a raison... s'il est vrai que Richard Savage soit votre fils... vous devez le sauver, madame... Je vous le conseille... et vous le ferez, si vous tenez à garder mon amitié. » La marquise a courbé la tête en pleurant, puis elle a dit : « Sauvez-le donc, madame, car il est bien vrai qu'il est mon fils... » Alors... alors l'autre dame a écrit quelques lignes et me les a données... et ces lignes... vous les avez lues, vous les tenez entre vos mains, monsieur l'atorney-général. Richard Savage, mon enfant, et lui aussi, lui... ton ami dévoué... vous êtes sauvés, vous êtes libres... car de ces deux femmes qui entouraient la marquise de Lushington, si l'une n'était que la pauvre Nancy, l'autre s'appelait Wilhelmine-Dorotheé; l'autre, c'était la femme de Georges II, c'était la reine d'Angleterre.

TOUS LES PERSONNAGES.

La reine !..

(Lord Rivers, Richard Steele et Nancy entourent Richard Savage.)

RICHARD STEELE.

Mon ami ! mon cher Savage !

RICHARD SAVAGE.

Richard Steele !.. ma bonne Nancy !.. Ah ! je

suis libre ! et je retrouve auprès de moi tous mes amis !

LORD RIVERS.

Et ton père... Tu vois bien, Richard, qu'il y a encore pour toi du bonheur et des plaisirs dans la vie.

NANCY.

Maintenant, enfin, Richard Savage.... te voilà riche, heureux ; tu seras bientôt un des premiers poètes, un des plus brillants seigneurs de l'Angleterre.... Ta mère elle-même consent à t'ouvrir ses bras... Moi j'ai rempli la mission que le ciel m'avait donnée... mon enfant n'a plus besoin de moi... Adieu, sir Richard, adieu, allez retrouver votre mère.

RICHARD SAVAGE.

Ma mère !... ah ! ce n'est pas la grande dame qui m'accueille enfin parce que la reine le lui ordonne... Ma mère, c'est celle qui m'a toujours aimé, qui m'a élevé, soutenu, protégé depuis mon enfance... celle qui a veillé sur toute ma vie, et qui serait morte aujourd'hui si elle avait vu tomber ma tête... Ma mère ! c'est toi, Nancy ! toujours ! toujours toi !

NANCY, l'embrassant.

Mon enfant !

(La toile tombe.)

FIN DE RICHARD SAVAGE.